

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

158

quatorzième année

février 1967

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	38 F	19 F
Etranger	50 F	25 F
Abonnement de soutien : 1 an : 45 F — Etranger : 60 F		
Abonnement d'Honneur : 100 F		
Le numéro : 3,50 F		

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes
« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02
au nom de « ARCADIE »

*La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

*Timbre pour toute correspondance.
0,50 F pour tout changement d'adresse*

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.
C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.
Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhagen. K.
Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.
Riksförbundet för sexuellt likabehandling
Box 850. Stockholm. I. Suède.
Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.
One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)
Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)
C.C.L., 38, rue de La Fourche, Bruxelles
Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1967 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS
Dépôt légal 1967. N° 392 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

QUATORZIÈME ANNÉE

FÉVRIER 1967

SOMMAIRE

Le couple homophile, par ANDRÉ BAUDRY	57
Réponse du Docteur Eck à la lettre ouverte de Mme d'Eaubonne	63
Jacinto Benavente, par JEAN CASTILLAN	65
Gide et l'amour grec (<i>suite et fin</i>) par PHILIPPE de CHARMAILLES	73
Un si charmant ménage par CLAUDE VINCENT	81
Le « Gramont » de Hamilton, par JACQUES FREVILLE	87
Donna m'apparve, par RAPHAËLLE SORIANA	92
LIVRES :	
Sappho, de Edith MORA	97
Un cow-boy de charme, de James Léo HERLIHY	99
Trois nouvelles	101

CONCOURS D'ART DRAMATIQUE

(Clôture : 1^{er} MARS 1967)

Arcadie invite ses lecteurs à participer au concours de la meilleure pièce de théâtre homophile inédite.

- 1) Le sujet doit être intégralement homophile.
- 2) L'ouvrage doit composer un spectacle intégral (pas de pièce en un acte, « lever de rideau »).
- 3) Il doit comporter au maximum six personnages, et deux décors.
- 4) Il n'est pas nécessaire d'être abonné à la revue *Arcadie* pour y participer.
- 5) Le manuscrit, en langue française, devra être dactylographié et envoyé en triple exemplaires.
- 6) Les textes devront être envoyés sous pli recommandé à *Arcadie* avant le 1^{er} mars 1967.
- 7) Ils porteront comme nom d'auteur un pseudonyme. Une enveloppe cachetée sera jointe à l'envoi et contiendra le nom et l'adresse de l'auteur.
- 8) La pièce retenue par le Comité de lecture formé des principaux collaborateurs d'*Arcadie* sera montée par *Arcadie*.

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser à la Direction d'*Arcadie*.

LE COUPLE HOMOPHILE

par ANDRÉ BAUDRY.

27 ans ensemble ! Une vie de bonheur. Et vous venez de le conduire au cimetière.

Plus âgé que vous, il était malade depuis quelques années, vous le soigniez alors avec un dévouement inlassable. En réalisant un sacrifice, vous pouviez cependant presque raisonnablement prendre une retraite anticipée, vous boucliez vos bagages... dans une douce euphorie, vous alliez finir votre vie ensemble, à la campagne, dans une maison que votre sagesse vous avait permis d'acquérir. Vous quittiez Paris, où vous aviez vécu, travaillé, vous y laissiez de très nombreux amis.

La propriété non encore installée, il tombait soudainement très malade. Quinze jours durant, en un monologue poignant vous l'avez veillé. Il gisait sur un lit de clinique, paralysé, ne pouvant bouger, ne pouvant parler. Seuls, ses yeux, seuls, vos yeux, en une conversation muette et éloquente, se répétaient ce que durant vingt sept ans, chaque matin et chaque soir, vous vous complaisiez à vous redire, l'âme en paix, le sourire aux lèvres, que vous ne regrettiez rien, que vous bénissiez le ciel de cette union qu'il avait permise, de cet amour-don de soi que vous aviez réalisé... Vous le lui disiez avec la voix toujours entendue de lui... qui avait bercé tous ses instants d'homme heureux... il vous répondait avec ses yeux en lesquels, une vie durant, vous vous étiez toujours retrouvé... Et vous ne vous êtes point quittés... vos larmes — muet à votre tour, par la douleur — me le criaient dans mon bureau, temple des confidences, des joies et des tristesses des homophiles...

27 ans ! L'amour l'un pour l'autre. Sans tricherie. Sans infidélité d'aucune sorte. Non repliés sur votre égoïsme à deux, toujours prêts à aider, à conseiller, donnant quel merveilleux exemple.

La mort ne vous a séparés qu'en apparence.

Vous vous confondez dans toutes les tendresses amoureuses de cette terre, car il n'y a qu'un amour...

... 30 ans ensemble ! Toujours ensemble. Vivant ensemble. Indiciblement heureux d'être l'un envers l'autre comme il y a 30 ans ! L'un de vous, il y a quelques années, deux ans durant, a traversé une période difficile : santé de plus en plus mauvaise, médecins incapables de découvrir le mal, d'hôpitaux en cliniques, des examens sans fin, des espoirs, des désespoirs.

Vous luttiez l'un et l'autre, vous contre la mort, vous contre la mort. Oui, chacun contre la mort... Vous n'étiez plus physiquement que l'ombre de vous-même, « rien que des os » comme dit le langage populaire...

Vous vous consummiez pour le sauver, votre travail, des visites pénibles chaque soir à l'hôpital, le sourire pour réconforter...

Un logis vide, où le bonheur laissait des traces à chaque meuble, à chaque objet.

Vous avouerais-je aujourd'hui, que nous étions plusieurs à ne presque plus oser demander des nouvelles de « notre » malade.

Comme en toute « famille », celle que nous formons, souffrait et craignait une issue fatale.

Et le miracle vint... sauvé, guéri... Et depuis, comme avant-hier, tous les deux, épanouis, chacun ne vivant que pour l'autre. Trente ans de vie sans cassure, sans accroc, oui, modèle du couple... homophile, non, tout simplement modèle du couple humain...

... Et vous, parmi les plus jeunes homophiles, combien êtes-vous à vivre la main dans la main, depuis 10 ans... depuis 5 ans... avec la douce certitude qu'un jour, vous deux, et avec des amis intimes, combien justement fiers, vous vous écrierez : « Voici 25 ans que nous sommes ensemble ! ».

N'est-ce pas, vous, qui habitiez à quelques kilomètres l'un de l'autre, perdu chacun dans votre chalet de montagne, et qu'*Arcadie* a réuni voici dix ans !...

N'est-ce pas, vous, nombreux, que je vois souvent au club, à Paris, et qui montrez votre bonheur autour de vous, parce que simplement, sans bruit, sans ostentation, vous vous aimez... et vous savez que vous vous aimerez encore demain et après-demain...

Cas exceptionnels, cas uniques, j'entends les homosexuels incapables de cette réussite me le dire, j'entends plus encore,

ceux qui nous jugent de l'extérieur, le dire, le répéter, et donner comme exemple de notre « anormalité » l'impossibilité où nous sommes de bâtir des unions solides et durables.

Et pourtant !

En *Arcadie*, il y a de très nombreux exemples de vie à deux, à Paris, en province.

Garçons du même âge... un aîné avec un cadet... certains gérant une affaire commerciale ensemble... ceux-là ayant acheté un appartement à leurs deux noms... ceux-ci ayant chacun de modestes ressources, de petites situations, s'occupant chacun avec ses responsabilités de « l'intérieur »... ces autres, plus fortunés, situations importantes ; parfois l'un des deux l'avait seul au départ, il a aidé l'ami, ils sont au même niveau.

A l'exemple donc des couples hétérosexuels.

Même variété, même vie commune.

Ces homophiles de qui l'abbé Oraison a pu écrire (je m'excuse presque de le réimprimer en cette revue où ce fut si souvent cité) : « L'on peut se trouver en face de ce fait littéralement déroutant, et de portée bien autre que scientifique : des « ménages » homosexuels qui vivent une vie authentique et l'amour le plus altruiste, à la qualité duquel n'atteignent pas bien des ménages normaux. »

Il est donc inexact de dire que l'homophile est tant replié sur lui-même, faisant du narcissisme toute sa vie, n'aimant l'autre que dans la mesure où il se retrouve lui-même, copie de lui-même, qu'il ne peut s'ouvrir à l'amour, qui est la dépossession de soi-même, le don de soi à l'autre, la fusion de l'un en l'autre.

On me dira donc, pourquoi y a-t-il cependant si peu de « couples » homophiles, et lorsqu'ils se créent, pourquoi, si peu, atteignent la durée qui permettrait vraiment de parler de « couple » ?

Il n'est pas vrai de dire que l'homophile est tellement préoccupé de son désir, de son désir sexuel, qu'il ne pense qu'à sa réalisation ; certes, il est de ces homosexuels (comme des hétérosexuels), mais, pourtant, je sais, et je sais parce que je connais les homophiles, que la plupart d'entre eux, pour ne pas dire tous, ont la nostalgie d'une vie à deux.

En cela, ils sont bien humains.

Je ne compte plus les milliers d'homophiles de tous âges et de tous endroits, qui m'ont demandé de les aider à réaliser un amour à deux. Ils y pensent, ils le veulent, ils

n'ont de cesse que cela se réalise, ils envient ceux qui ont réussi, il les questionnent, ils veulent savoir le secret de leur succès, et ils cherchent, ils cherchent trop d'ailleurs, car là, est la difficulté, l'échec, ils cherchent trop, ils cherchent mal, parce que trop jeunes homophiles, sans éducation homophile, dans un monde clos, ils ont trop cherché leur semblable. Ils mettent la même frénésie à chercher l'autre soi-même, que celle qu'ils ont toujours mise à chercher l'aventure, l'exutoire de leur adolescence, de leur prime jeunesse.

On ne cherche pas un ami pour la vie comme on cherche un compagnon de jeux érotiques.

Ici, à mon sens, se place la première cause de l'échec.

D'ailleurs, dites-moi, le jeune hétérophile qui agit de la même façon, trouve-t-il vraiment sa femme ? Non. Ou s'il croit l'avoir trouvée ainsi, trois mois après il demande le divorce.

Il n'est pas dans mes intentions, en cet éditorial, qui ne peut que rester dans des généralités, de préciser quel chemin il faut prendre pour trouver l'ami. Les Arcadiens eux-mêmes, les plus directement intéressés, ont d'ailleurs l'occasion de m'entendre le dire dans mes allocutions et causeries qui les groupent.

Je veux plus ici répondre à ceux de l'extérieur qui nous jugent toujours trop vite et seulement sur quelques cas douloureux, exceptionnels.

Donc, la plupart des homophiles veulent un amour pour la vie, ils veulent la stabilité, et les cas typiques que j'ai donnés en tête de cet article, ne se veulent qu'exemples parmi des centaines d'autres.

Cela ne prouve absolument rien, Messieurs les docteurs et moralistes de venir nous dire que l'infidélité règne en maîtresse dans les couples homophiles. Parlez-moi donc de ces innombrables couples d'hétérosexuels qui ne pratiquent pas davantage la fidélité sexuelle, et qui, ah certes, à la différence des homophiles, se mentent avec plus de désinvolture, se trompent avec plus de perfidie, et ne demeurent ensemble que pour les enfants... pour des intérêts financiers communs... pour la respectabilité... pour sauvegarder la morale petit bourgeois !

Que tous les couples homophiles ne soient pas fidèles durant une vie entière, soit, « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas », et que celui qui est sans reproche, condamne...

Mais je veux défendre ici les très nombreux homophiles qui, une vie entière, et quel n'est pas leur mérite — ont su se satisfaire l'un de l'autre, se sont épaulés, se sont grandis l'un par l'autre, et peuvent être donnés en exemple non seulement aux homophiles mais à tous ceux de l'extérieur. Quand le Docteur Eck trop facilement se complait à dire qu'il a dépouillé dix ans de la revue *Arcadie* sans jamais trouver l'histoire de couples fidèles, alors que s'ils existaient « on les magnifierait dans la littérature homophile », je pourrais lui répondre, que la littérature hétérosexuelle nous donne plus de romans dont les péripéties sont les drames, les désunions, ainsi que le cinéma, plutôt que de longues et belles histoires d'amour. Si, jamais, peut-être, en effet, dans *Arcadie*, il n'y a eu de tels récits, je crois qu'il faut le mettre au compte de la pudeur.

Oui, comme il y a d'étranges confesseurs qui pardonnent à celui qui se prostitue, et qui refusent l'absolution à celui qui — dignement — vit avec un ami. On excuse le dévergondage. On punit la fidélité. Ah c'est vrai, le couple entre dans le camp des habituels !...

On ne juge pas de la véracité d'un fait selon qu'on en parle ou non, qu'on l'expose, ou qu'on le glorifie.

C'est un peu stupide. Si vraiment on veut des tranches de vies à deux, eh bien, nous en publierons. Mais nous croira-t-on ?

La vérité n'est pas là.

Si on nous accuse de nous défendre, c'est bien parce qu'on veut nous condamner avec de faux arguments, avec de fausses preuves, avec rien.

Le couple homophile existe donc. Il vit dans le temps. Il vit avec une fidélité totale, ou partielle, c'est vrai.

Et qu'on me croie : ces couples homophiles ne sont pas repliés sur eux-mêmes, ce n'est pas de l'égoïsme à deux, ce n'est pas un face à face, ce n'est pas chacun une sangsue pour l'autre, (étant entendu que dans ces couples on ne peut alors pas évoquer ce qui existe chez nombre d'hétérosexuels où la femme est la bonne à tout faire, et parfois la machine à jouer ou à faire des enfants).

Comme le dit l'abbé Oraison, il y a vraiment amour altruiste.

Chacun a remis sa liberté, son être, sa vie, à l'autre.

Chacun se perd en l'autre pour se retrouver meilleur.

Chacun ne possède que ce que l'autre possède.

Il y a dans de nombreux couples homophiles que je connais, une vie spirituelle intense, un échange d'idées, de lumière, de flamme, qui est peu commun.

L'amour est le même, partout, toujours, chez tout être, dès qu'il s'agit de l'amour.

Il se manifeste de la même façon, la tendresse, la pensée, le cœur, dirigés vers l'autre, en un incessant voyage, en une profonde communication.

On voudrait que nous racontions ces choses pour prouver qu'elles existent. Allons donc ! L'itinéraire des âmes ne se décrit pas. Tout cela git et vit au fond des cœurs, en un point sans dimension, que seul les deux aimés connaissent, touchent, appréhendent... et qui fait qu'ils s'aiment, qu'ils se connaissent.

Abandonnés l'un et l'autre, aliénant tout, dans cette communion ils achèvent leur vraie stature d'homme, et s'ils sont chrétiens, j'ose leur dire, ils se comportent en enfants de Dieu.

Je voudrais ne pas achever ici, parce que je sens bien que les mots de chaque jour n'ont pas rendu compte comme je l'aurais voulu de ce mystère de l'amour de l'homme.

Ceux qui le vivent, l'achèveront dans leur cœur.

Ceux qui le voudraient, seront encouragés pour le réaliser.

Ceux qui n'y croyaient pas, et ceux qui n'y croiront pas encore, se souviendront, je l'espère, que jamais, personnellement, en cette revue officielle de l'homophilie, je n'ai caché ses tares, ses imperfections, ses faiblesses, et que je suis un moraliste, et si, faiblement et imparfaitement, aujourd'hui, je dis que le couple homophile existe avec tout ce que cela signifie, je le dis parce que j'en connais, je le dis parce que c'est vrai, et seule importe... la vérité.

ANDRÉ BAUDRY.

ROGER PEYREFITTE

Dédicacera

NOTRE AMOUR

EN ARCADIE (UNIQUE DÉDICACE)

RÉPONSE DU Dr ECK A LA LETTRE OUVERTE DE Mme F. D'EAUBONNE

Noël 1966.

Chère Madame et Amie.

Après d'autres, moins amicales, vos critiques de mon livre « Sodome » ne font que me confirmer dans ma position vis à vis de l'homosexualité.

Je respecte toutes les opinions et m'en voudrais de taxer d'inexactitude, d'insuffisance, ou de manque d'objectivité, ceux qui, par d'autres voies que les miennes, cherchent la vérité.

La destinée du monde homosexuel ne se joue que très partiellement en terre arcadienne ou germano-pratine. L'inversion ne peut être détachée d'une étude de la sexualité dans son universalité. Je me permettrai à ce sujet de citer une phrase d'un auteur très favorable à l'homosexualité et que vous connaissez bien. « L'homosexualité, si elle n'est pas une simple réalité enrichissante ou ne peut aboutir à une opération médicale qui inverse le possible en impossible, et l'impossible en possible, ne peut être vécue qu'avec une mauvaise foi onaniste; du reste, en ce domaine, l'expérience la plus poussée et la plus réussie ne dépasse pas l'Eros et n'atteint jamais la reproduction, c'est-à-dire la totalité du sexe ».

Je ne relèverai qu'un point particulier de votre lettre, c'est votre indignation en face de l'âge pénal fixé à 21 ans en matière de délit homosexuel.

Votre bonne foi aurait-elle été surprise ? Cette réclamation est surtout le fait de messieurs plus que majeurs qui voudraient pouvoir s'intéresser en toute quiétude à de

jeunes tendrons. C'est ici qu'un certain visage de Sodome, le moins bon, montre le bout de l'oreille. Pas un médecin, pas un psychologue, pas un éducateur, pas un juriste ne peut s'élever contre un projet récemment annoncé par la presse visant à reculer en toute matière la majorité pénale à 21 ans. Si *Arcadie* veut garder le souci d'humanisme et de dignité professé par son directeur, elle ne peut que s'associer à ce projet qui est une protection de la jeunesse contre la pesanteur des lois et non une brimade ou une limitation de liberté.

L'expérience déjà longue que je puis avoir de la compréhension et de l'humanité des juges pour mineurs, très instruits de tous les problèmes sexuels de l'adolescence m'inspire respect et confiance.

Veuillez croire, chère Madame, à mes meilleures amitiés et à mes vœux très sincères pour la poursuite de vos succès littéraires, même s'ils s'inscrivent dans une ligne de pensée qui ne peut être la mienne.

Docteur MARCEL ECK.

Sur la route de SALLANCHES à MEGEVE

RELIEUR-DOREUR

DE LA PLEINE TOILE AU MAROQUIN DOUBLÉ

(Devis, Etudes, Décorations, Echantillons)

G. BONTAZ

Meilleur Ouvrier de France 1961

74 - LA PESSE SAINT-ROCH

Tél.: 156 Sallanches

JACINTO BENAVENTE,

PRIX NOBEL

par Jean CASTILLAN.

L'Espagne a connu deux époques de grand épanouissement littéraire. La première qu'on appelle le *Siècle d'Or*, offre les noms de Cervantès, Lope de Vega, Calderón, Tirso de Molina, Quevedo. La seconde, qui correspond au règne d'Alphonse XIII, a compté les romanciers Benito Pérez Galdos, Pio Baroja, Ramón de Valle-Inclán, Blasco Ibañez, Palacio Valdès, la comtesse de Pardo-Bazán; les essayistes Miguel de Unamuno, José Ortega y Gasset, Pérez de Ayala, Azorín, Ramiro de Maeztú; les poètes Juan Ramón Jiménez, Antonio et Manuel Machado, sans parler des débuts du grand Federico García Lorca; enfin les dramaturges Jacinto Benavente, Eduardo Marquina, Carlos Arniches et les frères Álvarez Quintero.

Deux Prix Nobel couronnèrent cette floraison : l'un attribué au poète Juan Ramón Jiménez, en 1956, l'autre au dramaturge Jacinto Benavente, en 1922, au zénith de sa carrière.

Jacinto Benavente, né à Madrid en 1866 et mort, dans la même ville, à l'âge de 88 ans, en 1954, est l'auteur de plus de 150 pièces de théâtre. Il régna en monarque absolu sur la scène espagnole de 1894 jusqu'à sa mort ou peu s'en faut. Son œuvre traverse aujourd'hui une période de relatif oubli, comme il arrive généralement à la génération suivante; mais des pièces comme *La Malquerida*, *Los Intereses Criados*, *Señora Ama*, sont égales aux géniales créations de Lope de Vega.

Or une question se pose à propos de Benavente, et c'est à cause d'elle que nous avons jugé intéressant de le présenter aux lecteurs d'*Arcadie* : était-il homosexuel ?

A cette question, la plupart des Espagnols qu'on interrogerait à ce sujet répondraient par l'affirmative, en citant

des anecdotes qui couraient les rues du vivant de l'écrivain. L'une d'elles montre Benavente dans la loge d'une actrice qui, en se peignant devant son miroir, récite un poème célèbre : « O belle tête sans sexe... » (1) ; et Benavente, imperturbable, de continuer : « ... dit la renarde à la tête, après l'avoir reniflée » (2). Dans l'autre anecdote on voit Benavente marcher rapidement sur un trottoir étroit ; soudain il se trouve face à face avec un gros monsieur qui arrive en sens inverse ; le trottoir est trop exigü, l'un des deux doit céder le pas à l'autre. Le gros monsieur toise Benavente et ricane : « Je ne cède pas le passage à une tante » ; et Benavente, avec une exquise politesse, après avoir examiné son adversaire : « Moi, si », dit-il ; et il descend du trottoir.

Mais des anecdotes ne constituent pas des preuves historiques. Cette homosexualité de Benavente, était-ce une légende ? fut-elle au contraire un fait réel ? Ce qui est certain, c'est que l'écrivain, qui connaissait les bruits qui couraient à ce sujet, ne fit rien pour les démentir. Dans sa biographie écrite en 1924 par Angel Lazaro, et qu'il préface lui-même, on peut lire : « Quand on parle à Jacinto Benavente de prétendues anomalies physiologiques, il hausse les épaules. Si, au café, quelqu'un risque une allusion scabreuse, Benavente continue à fumer son cigare, indifférent. Nul ne sait si c'est là l'attitude d'un homme qui se moque des moralistes, ou celle d'un sceptique qui se considère comme au-delà du Bien et du Mal. Peut-être, tout simplement, l'artiste, alors qu'il met ses actes en accord avec son monde intérieur et extraordinaire, avec une morale et une philosophie personnelles, juge-t-il tout naturel et banal ce qui, aux autres gens, paraît surprenant ou choquant. »

Plus précis encore, ce passage du même livre de Lazaro (approuvé, rappelons-le, par Benavente en personne) : « Et l'amour ? On ne lui a pas connu de fiancée quand il était jeune, et il dit lui-même qu'il n'a jamais été amoureux. Aucune actrice ne peut se vanter de l'avoir entendu lui faire une déclaration d'amour, et personne n'a jamais nommé aucune femme comme étant sa maîtresse... »

Cependant Benavente eut une fille, qu'il reconnut par testament. De son vivant il la nommait « filleule », et elle

(1) Avec un jeu de mots sur « sexo » et « seso ». Le véritable texte du poème dit « sans cervelle ».

(2) Zorra (renarde) signifie aussi, en argot, « putain ».

l'appelait « parrain ». Il y a là quelque chose d'assez mystérieux, car enfin, avouer publiquement sa paternité aurait été une façon bien simple de fermer la bouche à ceux qui l'accusaient d'homosexualité. Était-il donc bisexuel ? ou bien la demoiselle n'était-elle pas réellement sa fille ? L'énigme reste entière.

En général, pour scruter les secrets de la vie privée d'un écrivain, l'étude de l'œuvre de ce dernier apporte de vives lumières. Dans le cas de Benavente on ne peut pas dire qu'il se soit beaucoup livré dans ses pièces de théâtre, mais il a néanmoins écrit plusieurs pages assez significatives. Il lui était possible de le faire, car il se trouve que le règne d'Alphonse XIII, avec celui d'Alphonse XII et la régence de Marie-Christine qui l'avaient précédé, correspond à la période de plus grande liberté politique et sexuelle qu'ait connue l'Espagne. Le Code pénal, inspiré de celui de Napoléon, ne prévoyait aucune peine pour l'homosexualité ; à moins d'outrage public à la pudeur ou de relations avec un mineur, l'homosexualité n'était pas un délit. Dans les grandes capitales, Madrid et Barcelone, foisonnaient les maisons de rendez-vous et les lieux de rencontre pour homosexuels ; Barcelone, en particulier, était devenu un centre européen d'homosexualité.

Mais cette liberté officielle était freinée par les mœurs et par un moralisme rigide, d'origine religieuse, qui pesait sur toutes les classes sociales. Toute personne qui enfreignait les règles morales était automatiquement exclue de la société, qu'il s'agisse des homosexuels, des prostituées, des filles ayant des amants ou des femmes séparées de leur mari. Cette société si fermée était arrivée, pour châtier certains actes qui échappaient à la sanction du Code pénal, à créer des organismes privés qui s'intitulaient « Tribunaux d'Honneur », selon la conception castillane « caldéronienne » de l'honneur ; il est vrai que ces « Tribunaux d'Honneur », qui punissaient les homosexuels, les maris complaisants, les débauchés de toute sorte, n'existaient que dans certains milieux, l'Armée, la Fonction publique, et laissaient libre le reste de la société, dans les limites que permettait la pression exercée par le moralisme ambiant.

Avec l'avènement de la République (1931-1936), les Tribunaux d'Honneur furent supprimés, et les archives secrètes de l'homosexualité, que détenait la Direction générale de la Sûreté, furent détruites ; mais une nouvelle loi, dite des « Vagabonds et Malfaiteurs », donna la possibilité

de réprimer légalement l'homosexualité, considérée comme délit anti-social. C'est cette loi qui est toujours en vigueur en Espagne.

C'est donc dans ce contexte de moralisme et d'hypocrisie, mais aussi de liberté officielle, que Benavente écrit son œuvre. S'il n'était pas question pour lui d'aborder de front le thème de l'homosexualité, comme le fit en France un André Gide, il y fit néanmoins des allusions intéressantes et révélatrices dans trois de ses pièces : *Le Sourire de la Joconde*, *De très bonne famille* et *Le Rival de sa propre femme*.

Le Sourire de la Joconde met en scène Léonard de Vinci en train de peindre le célèbre portrait, avec pour modèle une femme, laquelle tombe amoureuse du peintre; celui-ci, délibérément, lui laisse croire qu'il partage son sentiment, pour amener sur ses lèvres le fameux sourire. Tant et si bien que le mari de la dame, apprenant ce qui se passe, lui interdit de retourner chez Léonard; mais elle, pour permettre à l'artiste de terminer son œuvre, lui envoie son jeune page Stello, revêtu de ses propres habits. Alors seulement Léonard déclare avoir trouvé le modèle idéal, la matérialisation de son rêve, et termine le portrait dans l'enthousiasme. Les résonances homophiles de ce thème sont évidentes.

Dans la comédie dramatique *De très bonne famille*, Benavente décrit une famille riche, composée des deux parents, de deux fils et d'une fille. L'un des fils, Enrique, est un garçon sérieux et travailleur, tandis que l'autre, Manolo, vit aux dépens de vieux homosexuels, exerçant sur eux ce que l'écrivain qualifie de « chantage le plus bas et le plus honteux qui soit ». Parlant des victimes de ce chantage, un des personnages — pourtant hostile — reconnaît que ces « malheureux dégénérés » ne rencontrent partout qu'incompréhension, alors que les maîtres-chanteurs trouvent partout « tolérance et complicité ». Et un autre personnage, allant plus loin dans la franchise, déclare : « Il n'y a rien de nouveau, ni les vices, ni les vertus. Ni les uns, ni les autres ne sont le privilège d'une race ou d'une classe sociale. Le vice est essentiellement démocratique : plus il est bas, plus il est égalitaire; il rapproche l'uniforme du soldat, la toge du magistrat, la blouse de l'ouvrier, la livrée du domestique, les guenilles du mendiant. Un Grand d'Espagne est, grâce à lui, ami d'un échappé du bagne » (on reconnaît ici l'idée chère à Marcel Proust).

Manolo, le frère qui exploite sans pitié un vieil homosexuel tout en aimant les femmes, répond à son frère qui l'accuse de ce vice : « On dit cela de tant de gens ! C'est la jalousie qui prend le masque de la moralité ». Mais Enrique, qui ne comprend rien à l'homosexualité, s'irrite : « Je ne m'effraie de rien; ce qui me choque, ce n'est pas que vous meniez, toi et tes semblables, une vie audacieuse, c'est que vous n'avez pas le courage de la vivre jusqu'au bout... Il n'est pas possible de vivre d'une façon et de faire semblant de vivre d'une autre ». Finalement cette phrase essentielle pour la compréhension de l'œuvre, et qui se réfère au vieil homosexuel victime de Manolo : « ...il n'était pas plus coupable d'être ce qu'il était que notre pauvre oncle Moïse ne l'était d'être bossu ». Benavente exprime ici, sans ambages, son opinion que l'homosexualité n'est pas un vice contre-nature, mais une chose innée, imposée par la nature comme une infirmité, et que par conséquent elle ne saurait être ni punie, ni condamnée.

Dans la troisième pièce citée plus haut, *Le Rival de sa propre femme*, Benavente met en scène deux amis intimes, l'un marié, l'autre célibataire. La femme du premier entreprend de séduire le second, et, repoussée par lui, se venge en l'accusant d'éprouver pour son ami, non de l'amitié, mais de l'amour. Dans la discussion, le célibataire soupçonné développe les arguments suivants : « Pour les femmes, l'amitié entre hommes est une atteinte à leur souveraineté. Le monde allait beaucoup mieux au temps où l'amitié tenait plus de place dans la vie des hommes que l'amour. La prédominance de l'amour sur l'amitié, chez un homme, n'est pas signe de virilité, mais d'effémination. Rien n'est plus féminin qu'un homme coureur de jupons; à force de courir après les femmes, un Don Juan finit par leur ressembler ». A quoi Silvia, la femme de son ami, réplique : « Pour être amoureux des femmes, il faut être un peu femme soi-même. Tu dis que l'amitié entre hommes nous offense, nous gêne; c'est parce que nous savons bien que vous êtes hypocrites dans tous vos sentiments, et qu'il n'existe pas d'amitié pure. La véritable amitié, que ce soit entre hommes ou entre femmes, c'est toujours un amour déguisé ».

Finalement Silvia réussit à séparer les deux hommes; et, dans leur dernier dialogue, ils évoquent le souvenir de leur amitié à ses débuts, « ingénue, pudique, non sexuelle, et pourtant équivoque... », avant qu'intervint « la société, avec ses préjugés transformés en lois ».

On voit par ces exemples que Benavente n'a pas craint d'aborder, dans ses pièces de théâtre, le problème de l'homosexualité, mais qu'il l'a fait, en quelque sorte, « latéralement », et sans se trahir personnellement. Dans un sonnet, publié avec diverses poésies, il se livre davantage en développant l'idée que l'amour est indifférent au sexe de l'objet aimé :

*Urania, Vénus céleste, inspire
Mon amour rebelle à la Vénus Génitrix,
Inspiratrice de l'amour vulgaire
Qui enflamme les vies à son bûcher.
Aux seules jouissances célestes aspire
Mon amour, épris de la beauté enivrante,
Et il adore la beauté dans le ciel
Tout en l'aimant et en l'admirant dans l'être humain.
En toi, ô Grèce, sans douleur ni peine
Fut idolâtrée toute beauté humaine.
Hermès, comme Aphrodite, exige un culte,
Et dans l'immortelle demeure de l'Olympe
Hébé et Ganymède tour à tour
Emplissent la coupe dorée des dieux.*

Mieux : si, dans ces vers, Benavente semble admettre et admirer la bisexualité, on lit dans un autre sonnet, qui est une sorte de réplique au fameux *Amour qui n'ose pas dire son nom* de Lord Alfred Douglas, un véritable hymne à l'amour homosexuel :

*Le nom de notre sentiment ? Etrange sentiment !
C'est un nom odieux au cœur,
Un nom infâme, dur et ignominieux,
Qu'on repousse avec une subtile adresse.
Certes, flatteuse illusion, tu donnes
Un nom plus noble à ce sentiment,
Mais le nom d'amitié ne lui convient point
Car, pour notre malheur, il confond le corps et l'âme.
Alors : le vice ? Non, car brillant de pur désir,
Tout en s'intéressant à la matière,
Il sait voler et atteindre le ciel.
Il se couvre de l'amitié comme d'un voile,
Mais laissons l'âme lui donner son vrai nom,
Laissons-la dire : Son nom, c'est l'amour.*

Dans une conférence sur les Sonnets de Shakespeare, Benavente fut encore plus explicite. « Le sentiment qui

inspire ces Sonnets, c'est une amitié amoureuse, celle que connurent les artistes et les philosophes de la Grèce antique, Léonard de Vinci et Michel-Ange en Italie, Vénus Urania, qui élève les cœurs et l'esprit de l'homme jusqu'à la divinité. L'ami de Shakespeare fut un jeune noble de haute condition sociale. Pour cette amitié, Shakespeare souffrit toutes les tristesses, qui sont des joies quand on aime; connut toutes les jouissances, qui sont des tourments. Elle lui révéla tout le mystère des âmes, d'autant plus avides de la lumière d'en haut qu'elles sont plus prisonnières de la matière et plus enracinées dans la terre... Comme Jacob luttant avec l'ange, il connut ces luxures qui sont des prières, ces prières qui sont des baisers dans la chair qui se consume... Et grâce à cela, Shakespeare, sans savoir beaucoup de latin, et moins encore de grec, fut le seigneur d'un monde d'âmes et connut d'elles l'humain et le divin, le mortel et l'éternel : *Mourir, dormir, rêver peut-être...* De la « Dark Lady » des Sonnets, on ne sait pas grand chose : seulement qu'elle fut aimée et traîtresse, — traîtresse avec l'ami adoré. Des deux trahisons, c'est de celle de l'ami que Shakespeare souffrit le plus... L'Ami ! Ce fut le grand amour de Shakespeare, et, comme dit la devise de l'Ordre de la Jarretière : Honni soit qui mal y pense. »

Cette conférence, qui exalte l'amour masculin, fut prononcée par Benavente devant un public hypocrite et timoré mais, comme le dit fort bien son biographe Angel Lazaro, peu lui importait « ce que les gens pouvaient penser de ses mœurs, de ses vices et de ses vertus ». Ce mépris du qu'en-dira-t-on, Benavente l'a exprimé lui-même avec force dans sa pièce *Le Poseur* : « Ces gens sans importance à qui on ne demanderait pas leur avis sur une cravate, pourquoi nous préoccuper de leur opinion quand il s'agit de savoir comment vivre à notre goût ? ». Et dans la bouche d'un autre personnage de la même pièce, parlant de l'Espagne : « Il n'y a pas de pays plus hypocrite pour ce qui est des défauts individuels, ni plus scandaleux pour ce qui est des défauts nationaux... La justice des gens sans péché est bien proche de la cruauté ».

C'est peut-être pour cette raison que Benavente, qui avait annoncé la publication de ses Mémoires intitulées *Recuerdos y Olvidos* (« Souvenirs et Oublis »), ne les publia jamais. Peut-être aussi y eut-il intervention de la censure (c'était en 1940), ou des héritiers, soucieux de cacher certains aspects de la personnalité de l'écrivain. Benavente, qui

haïssait tant cette forme d'hypocrisie, disait : « Le génie espagnol a toujours été soucieux de voiler les nudités corporelles et spirituelles. Cela explique peut-être que l'Espagne, qui a si peu de goût pour les confessions, soit le pays catholique où la confession sacramentelle a pris la plus grande importance ».

Tout cela ne nous dit pas quel homme fut Jacinto Benavente, ni ce que furent sa vie, ses amours, ses peines, ses joies. Unamuno, qui était un psychologue, disait un jour : « Benavente est un homme triste, sous ses airs d'insouciance ». D'où venait cette tristesse, chez un homme comblé par la gloire et la fortune ? Tirait-elle son origine de sa sexualité ? Il faut espérer que les personnes qui l'ont connu et qui l'ont aimé livreront un jour au public le portrait véridique et franc de ce génial écrivain qui eut le courage d'écrire un jour à propos du sentiment arcadien : « *Il se couvre de l'amitié comme d'un voile, mais son vrai nom est l'amour.* »

JEAN CASTILLAN.

ROGER PEYREFITTE

NOTRE AMOUR

Tirage spécial réservé à *Arcadie* pour les éditions originales

Hollande 150 F — Arches 75 F — Lana 60 F — Alfa 40 F

Edition courante : 18 F

PASSEZ VOS COMMANDES IMMÉDIATEMENT

A paraître le 15 mars

Un livre que tout Arcadien lira avec émotion et fierté !

GIDE ET L'AMOUR GREC

(suite et fin) (1)

par PHILIPPE de CHARMAILLES.

Divisée comme elle le fut toujours à l'égard de son auteur l'opinion reprocha à celui-ci, lorsqu'il parut, tantôt d'être timide, tantôt d'être provocant. Timoré, parce que, loin de prendre à son compte les idées du médecin « *uraniste* », Gide a chargé de les combattre — avec, il est vrai le plus de maladresse possible — celui des deux personnages qui dit « je » et qui, pour cette raison, pourrait être confondu avec lui. Timoré, parce qu'il le publia d'abord en 1911 à 12 exemplaires « *remisés*, dit-il, *dans un tiroir* », puis en 1920 à 21 exemplaires seulement et qu'il eut l'air, en n'en donnant qu'en 1924 l'édition courante, d'avoir attendu que Marcel Proust eût avec *Sodome et Gomorrhe*, ouvert la voie et assumé les risques. « *Audacieux* », selon le qualificatif de François Porché dans *L'amour qui n'ose pas dire son nom*, parce qu'il fut le premier écrivain français (ses précurseurs étaient nés sous d'autres cieux) à consacrer à cette forme d'amour un ouvrage d'allure scientifique et à traiter — même superficiellement — la question de sa légitimité. Bien moindre apparaît en regard l'audace de Proust qui ne l'exposait guère, en somme, qu'à voir lui échapper le Prix Goncourt et se fermer certains salons dont sa maladie le tenait déjà éloigné. Au reste cette audace s'enveloppait de précautions telles que, loin d'avoir contribué à éclairer le grand public sur la nature véritable de l'amour grec et dissipé les préjugés que, moitié par ignorance, moitié par prévention, il entretenait à son endroit, l'œuvre proustienne a consacré au contraire, avec toute l'autorité que lui donnaient son ampleur et sa classe, la représentation empirique et caricaturale que celui-ci s'en était formée. Outre qu'en camouflant les mœurs du narrateur, il se désavouait soi-même et perdait ainsi le droit de défendre une inclination dont il avait l'air de rougir, Proust, par le

(1) Voir *Arcadie*, n° 157.

fait qu'il avait choisi de prêter à des personnages féminins toutes les qualités nobles et poétiques de l'amour grec en avait, du même coup, dépouillé ses personnages mâles et s'était condamné à ne peindre sous le nom d'homophilie que ses formes ridicules ou abjectes : à l'exception du jeune et charmant duc de Châtellerauld, qui n'en est qu'une figure épisodique, presque tous les homophiles du *Temps Perdu*, qu'ils soient vénaux, hypocrites ou vicieux, sont à des titres et des degrés divers, méprisables. La misère de leur condition : voilà tout ce que Proust a vu en eux et qu'il s'est acharné à décrire avec une fureur dantesque (inspirée par son masochisme) et le relief hallucinant que donne le génie. En sorte qu'au lieu de la servir, il a finalement nui à la cause que Gide, avec moins de tapage et plus d'effet, s'appropriait de son côté à défendre.

A l'accusation de lâcheté, Gide a répondu lui-même dans la préface de l'édition de 1924 : « *Ce que l'on a pris parfois pour une certaine timidité de pensée n'était le plus souvent que la crainte de... contrister une âme en particulier qui de tout temps me fut chère entre toutes* », écrit-il — et c'est là un scrupule beaucoup trop respectacle pour lui être imputé à grief. Déjà, dans la préface de l'édition de 1920, il avait affirmé que si « *les considérations qu'il exposait dans ce petit livre (lui) paraissaient des plus importantes et (s'il) tenait pour nécessaire de les présenter* », il était aussi trop « *soucieux du bien public* » pour ne pas avoir rangé son manuscrit dans un tiroir jusqu'à ce qu'il lui eût paru que « *ce petit livre... ne combattait après tout que le mensonge* ». A l'opposé, s'il a toujours eu la passion de la vérité, il n'a jamais eu le goût de la provocation. Lorsqu'au cours d'entretiens que j'eus avec lui nous discutâmes de l'amour grec, il ne me cacha pas que la tendance exhibitionniste à laquelle celui-ci cédait en France lui paraissait extrêmement fâcheuse et que, pour sa part, il lui trouvait plus de « *charme* » (ce fut l'expression qu'il employa) quand l'époque le contraignait de rester à demi-clandestin. Mais cette clandestinité était insalubre : c'est par hygiène qu'il importait de ramener à la lumière ce qui, repoussé à l'arrière-plan de la conscience des individus et des sociétés, n'en exerçait pas moins sur eux une influence occulte et risquait de provoquer chez les uns comme chez les autres les désordres les plus graves. Il convenait seulement pour le succès même de l'entreprise de garder la mesure et d'éviter le scandale. Ce scandale dont il a condamné le goût chez Oscar Wilde, non seulement il ne l'a pas recherché,

mais il l'a craint pour son œuvre, parce qu'il eût, en égarant le lecteur sur ses intentions, diminué la portée de son message.

A qui s'adressait ce message ? Et quelles étaient ses véritables intentions ? A-t-il tenté, pour reprendre la cynique métaphore de Mauriac, de persuader les gens normalement constitués qu'il leur manquait une bosse, ou simplement voulu rappeler que les bossus n'étaient pas des monstres, mais des créatures humaines, comme les autres ?

Il est évident que, étant une explication de l'amour grec, le livre est destiné d'abord à ceux qui commettent le plus de contre-sens, involontaires ou délibérés, à son endroit, ceux dont Gide dira, dans son Journal du 19 octobre 1942, qu'ils « *haussent les épaules devant ces questions* » et qu'« *ils sont très sûrs de leur affaire, ayant pour eux l'Opinion* », c'est-à-dire ceux qui se sont nommés eux-mêmes « *les gens normaux* ». Dès la préface, il indique quelle position de ses adversaires il se propose d'attaquer en premier lieu : leur conviction qu'il n'est d'homophile qu'efféminé, conviction qui, sincère ou feinte, tire sa force de son utilité, puisqu'elle leur permet d'accabler l'espèce entière d'un égal et (apparemment) juste mépris. C'était là, certes, leur plus solide position. On sait combien les Français sont chatouilleux sur le chapitre de leur virilité, au point même de donner parfois l'impression qu'ils ne la tiennent pas pour évidente — un peu comme un parvenu d'autant plus jaloux de ses droits qu'il en est moins assuré.

Il suffisait donc de dénoncer dans l'amour grec une atteinte à la virilité pour le vouer à un irrévocable discrédit. Il faut dire à la décharge de l'opinion que les travaux des sexologues contemporains avaient paru apporter à ses vues empiriques la consécration de la Science. Les mieux intentionnés d'entre eux (j'entends : les plus soucieux d'obtenir les circonstances atténuantes pour leurs « *clients* »), un Ulrichs, un Hirschfeld, un Krafft-Ebing, avaient plaidé l'innéité, et, partant, l'irresponsabilité, au bénéfice des seuls « *invertis* ». L'auteur de la *Psychopathia sexualis*, confirmant les hypothèses fantaisistes du premier selon lesquelles l'homophilie s'expliquait par la présence d'une âme de femme dans un corps d'homme, avait ainsi résumé sa thèse : chez les homophiles féminins, perversion de l'instinct, donc maladie ; chez les homophiles mâles (et les bisexuels), perversité de l'esprit, donc vice. En qualité de malade, le premier méritait donc une certaine indulgence,

mêlée naturellement de dégoût, à quoi le second lui, ne pouvait, à titre de vicieux, prétendre. C'est cette situation, à peu près généralement admise (et d'autant plus volontiers, je l'ai dit, qu'elle servait la politique des « gens normaux » à l'égard des homophiles que Gide va entreprendre de renverser. Il signale donc, dans une note de sa préface, que les invertis décrits jusqu'alors par les romanciers français non seulement ne sont pas les uniques représentants de l'homophilie authentique, mais en constituent au contraire une forme dégénérée, et que celle dont il va s'agir exclusivement dans *Corydon* est celle qu'il appelle « la pédérastie normale », c'est-à-dire l'homophilie virile de Platon, le véritable « *Amour Grec* », lequel « ne comporte efféminement aucun de part ni d'autre ». Une partie du quatrième et dernier dialogue est consacrée au développement de cette idée, si opposée aux certitudes (et aux intérêts) du grand nombre qu'elle ne pouvait que leur apparaître scandaleuse. Sans d'ailleurs s'y étendre, tant il lui semble que l'évidence se passe de commentaires, il rappelle, textes en main, que la pédérastie, loin d'être « le triste apanage des races efféminées, des peuples en décadence » fut, dans toute l'Antiquité, le privilège des nations les plus martiales; que c'est chez les Spartiates, les plus virils de tous les Grecs, qu'elle était « non seulement admise, mais même... approuvée », et que les Hellènes commencèrent de s'amollir et de dégénérer lorsqu'il cessèrent de fréquenter les gymnases — ces temples de l'amour grec — c'est-à-dire lorsque, sous l'influence de l'Orient « l'uranisme cède à l'hétérosexualité ». S'il reconnaît que les homophiles des temps modernes ne possèdent plus toujours les vertus de courage, de fidélité, de noblesse qui, dans l'esprit des Anciens étaient liées à leur penchant (au point de paraître conditionnées par lui), il croit pouvoir rendre responsable de certains de leurs « défauts de caractère » « l'état de nos mœurs » qui « tend à faire de celui-ci une école d'hypocrisie, de malice et de révolte contre les lois ». Il est dommage que Gide traite avec tant de hâte et de légèreté un des points les plus fondamentaux pourtant de son exposé. Car, s'il est manifeste que les amants célèbres de l'Antiquité, comme Achille et Patrocle, Oreste et Pylade, Thésée et Pirithoüs, ou les personnages du « *Banquet* » qui, d'après Platon « recherchent leurs semblables... parce qu'ils ont une âme forte, un courage mâle et un caractère viril » ne sauraient être appelés sans ridicule « une horrible race de vieux adolescents inconsolables » (Mauriac, *Vie de Racine*), il n'eût pas été inutile

d'expliquer, en précisant que l'amour grec avait pour ressort le triple culte de la beauté, de l'amitié et de la virilité, les raisons du phénomène historique qu'il se contente de constater, à savoir la coïncidence des époques héroïques avec les époques homophiles.

Dans ce même dialogue, et comme en annexe, il note, sans en chercher non plus les causes, un autre fait que les professeurs d'histoire réussissent à escamoter avec la même adresse que les professeurs de latin à travestir le sentiment qui unit les bergers de Virgile : « les périodes de grande efflorescence artistique — la grecque au temps de Périclès, la romaine au siècle d'Auguste, l'anglaise au temps de Shakespeare, l'italienne au temps de la Renaissance, la française avec la Renaissance, puis sous Louis XIII, la persane au temps d'Hafiz, etc... — ont été celles même où la pédérastie, le plus ostensiblement, et, j'allais dire : le plus officiellement, s'affirmait. »

Ainsi, pour confondre le mépris des « gens normaux », Gide rappelle-t-il les « lettres de noblesse » de l'amour grec. Mais pour redonner aux homophiles le sentiment de leur dignité, c'est de ses « lettres de légitimation » qu'il s'est préoccupé avant tout.

Il n'est pas douteux (la composition même de l'ouvrage le prouve, où celles-ci tiennent trois fois plus de place que celles-là) que dans sa pensée, *Corydon* s'adresse moins à ses détracteurs qu'à ses frères d'infortune. Le plus urgent, pour Gide, n'était pas de convaincre la société qu'elle n'avait pas le droit de traiter les homophiles comme des parias, — car, s'ils demeurent une exception, l'histoire démontre qu'ils sont souvent aussi une élite — c'était de les délivrer eux-mêmes d'une mauvaise conscience que plusieurs siècles de ce traitement avaient fini par leur inculquer, mais qui — contrairement à l'interprétation de leurs persécuteurs — n'est nullement attachée (l'histoire là encore est catégorique) à leur condition d'homophiles. La société, somme toute, s'accommode mieux des injustices qu'elle commet que ses victimes de la honte qu'elles éprouvent. Sachant, d'une part, que, pour beaucoup d'entre eux, pour tous ceux, précise-t-il, « qui ne peuvent se passer de l'estime des honnêtes gens », la découverte de leur anomalie est un drame, de l'autre, que cette anomalie est incurable, Gide a eu l'ambition de leur enseigner que, selon la formule de l'Abbé Galiani dans une lettre à Mme d'Épinay « l'important n'est pas de guérir, mais de bien vivre avec ses maux ». Les retentissants procès

Moltke-Eulenburg (succédant au suicide d'Alfred Krupp) s'étaient déroulés peu d'années avant la composition de la première version de l'ouvrage, et il est vraisemblable qu'ils ont influencé la décision de Gide ou du moins orienté sa dialectique. Pour leur restituer le respect de soi, leur épargner l'humiliation, lorsqu'ils sont publiquement accusés, de devoir renier, comme Oscar Wilde, leur être même, pour les réhabiliter, en un mot, à leurs propres yeux, Gide disposait de deux ordres d'arguments en apparence contradictoires, relatifs les uns au caractère « naturel » de leur instinct, les autres à sa qualité, si l'on peut dire (en employant le mot dans son sens originel) « aristocratique ». Tel est, en effet, le double fondement de sa thèse : il démontre, d'un côté, que leur prétendue « anormalité » est normale chez les animaux, de l'autre qu'elle est commune à quelques-uns des plus grands esprits de tous les temps. S'il s'étend beaucoup plus sur le premier de ces arguments, c'est parce qu'il était plus nouveau et, par conséquent, moins évident, mais c'est aussi parce qu'après de lecteurs français, il avait incontestablement plus de poids. La dialectique doit s'adapter au peuple auquel elle s'adresse; pour convaincre un public étranger Gide aurait sans doute modifié la sienne. Ainsi la phrase par laquelle le principal théoricien allemand de l'amour grec, Hans Blüher, résume l'enseignement de son ouvrage *Le rôle de l'érotisme dans les sociétés masculines*, et qui trouve tant d'écho dans la sensibilité germanique est-elle pour un cerveau français à peu près dépourvue de sens : « Chaque homme porte en soi, la plupart du temps dans sa demi-conscience, l'idée d'une société virile supérieure; c'est-à-dire que tout ce qu'il considère comme doté de la plus haute valeur spirituelle, il l'imagine réalisé dans une communauté d'hommes non seulement réunis mais liés entre eux — que le lien de cette communauté soit l'érotisme seul un petit nombre le sait. » Sans doute est-il quelque peu paradoxal que le Français se sente justifié, dans sa façon de faire l'amour, par le fait qu'il la partage avec les canards ou les hannetons beaucoup plus que par celui de s'apparenter — sur ce point — à César, Shakespeare ou Michel-Ange (pour ne citer que ceux qu'on pourrait appeler les « grands ancêtres » de l'amour grec). Mais c'est une disposition de caractère dont Gide a dû tenir compte. C'est pourquoi, tandis qu'un Wilde, par exemple, estimant qu'au-dessus de l'obéissance à la nature il y a la victoire sur la nature, se félicitait que l'amour grec échappât à l'ordre naturel, il s'emploie, au contraire, en invoquant

l'autorité des savants, des médecins et des biologistes, à l'y intégrer. En leur montrant que dans presque toutes les espèces animales le mâle, en dehors des périodes de rut, recherche un partenaire de son sexe aussi volontiers, ou même plus volontiers, qu'une femelle, donc que leur désir est naturel et sa satisfaction légitime, il a convaincu les homophiles qu'ils n'étaient ni des dégénérés, ni des névrosés, ni des pervers. Sans doute cette démonstration n'avait-elle rien à voir avec la justification philosophique de l'amour grec que Mauriac implicitement lui reproche d'avoir tenté. Mais il a couru au plus pressé. Ce qu'il prétend d'abord obtenir, c'est une sorte d'égalité des droits ou du moins un statut plus équitable et puisque c'est au nom de la Nature qu'elle a toujours été refusée, c'est en son nom aussi qu'il la réclamera. Avant de proclamer la « beauté » de l'amour grec (comme un Nietzsche, entre autres, n'avait pas hésité à le faire, notamment dans ses aphorismes d'*Humain, trop humain* : « Les relations érotiques des hommes et des adolescents furent, à un point que notre intelligence ne peut comprendre, la condition nécessaire, unique de toute éducation virile », ou, encore : « Tout ce qui a été accompli de grand par l'humanité antique puisait sa force dans le fait que l'adolescent se trouvait à côté de l'homme et qu'aucune femme ne pouvait élever la prétention d'être pour lui l'objet de l'amour le plus proche et le plus haut ou même l'objet unique », il importait à son sens d'établir sans conteste sa « normalité » — et il a pu, avec quelque apparence, se flatter d'y être parvenu.

Que l'exposé de Corydon ait eu pour but (sinon pour effet) de recruter des adeptes, qu'il y ait eu chez l'auteur cette arrière-pensée de prosélytisme qu'il a dénoncée ailleurs chez Wilde, il est difficile de le croire. Il eût, dans ce cas, moins insisté sans doute sur l'exemple des animaux que sur des modèles d'humanité plus propres à inspirer un désir d'émulation. D'ailleurs, dans une lettre de janvier 1928 (publiée par la *Nouvelle Revue Française* un an plus tard), il a péremptoirement répondu à François Porché qui s'était effrayé des « risques de contagion » : « Pour épouser votre crainte, il me faudrait être un peu plus convaincu que je ne le suis : 1° que ces goûts puissent si facilement s'acquérir, 2° que les mœurs qu'ils entraînent portent nécessairement préjudice soit à l'individu, soit à la société, soit à l'Etat. J'estime que rien n'est moins prouvé. » Il est fort probable, évidemment, que la lecture de l'ouvrage a provoqué ou précipité l'évolution de certains homophiles latents en

homophiles manifestes, qui sans quoi fussent demeurés des refoulés. Mais les ravages produits par le refoulement (dont une fraction du clergé lui-même admet aujourd'hui le danger) sont devenus, grâce à la psychanalyse, trop évidents au grand public pour que celui-ci reproche à Gide son rôle de « libérateur » (pour reprendre, mais dans un sens différent, l'expression de Marcel Thiébaud). Et, comme je l'ai dit, c'est essentiellement des homophiles conscients qu'il s'est soucié. S'il semble aujourd'hui que nul ne doive éprouver de difficultés à s'« accepter », quelle que soit sa nature, il n'en était pas de même à l'époque où il écrivit son *Corydon* et c'est en grande partie grâce à lui que, pour la plupart, ces difficultés ont disparu. Non seulement, en effet, il a concouru par son œuvre à détruire le complexe d'infériorité et même le complexe de culpabilité des homophiles, avec leurs funestes conséquences : ces tendances au masochisme, à l'agressivité, au scandale, au sadisme qui, dérivées de l'amour grec, en demeurent cependant distinctes et sont, elles, de véritables perversions, mais encore il leur a prouvé, par son propre exemple, que grâce à une honnêteté intellectuelle et à une sincérité absolues, un homophile aussi notoire (je ne dis pas illustre) que lui pouvait, sans le payer d'aucune concession, d'aucune contrainte, d'aucun simulacre, s'acquérir un respect unanime — tout ensemble publier à soixante quinze ans l'aveu d'une nuit d'amour avec un jeune Arabe et recevoir des mains du roi de Suède la plus haute récompense littéraire.

« Je gage qu'avant vingt ans » a-t-il prédit dans *Corydon* « les mots : contre-nature, antiphysique, etc... ne pourront plus se faire prendre au sérieux. » Il y a maintenant un demi-siècle que cette phrase a été écrite. Pour juger en dernier ressort de la valeur de son action, il ne s'agit pas de savoir si, comme l'affirme Marcel Thiébaud, « la pédérastie occupe aujourd'hui des positions solides en littérature », mais si l'opinion considère l'amour grec comme un peu moins « anormal » — et si l'épithète même d'« anormal » a perdu une partie de son caractère injurieux ; car nul ne contestera qu'il y ait plus qu'aucun autre, contribué. Nul ne niera, non plus, qu'en restituant à beaucoup de ses semblables leur qualité, c'est-à-dire leurs devoirs et leurs droits, d'homme, il ait — et c'est en définitive ce qui importe — allégé dans l'univers le poids insoutenable pour les âmes nobles de la souffrance humaine.

PHILIPPE de CHARMAILLES.

UN SI CHARMANT MÉNAGE

par CLAUDE VINCENT.

— Mon divorce ? dit Clara.

Clara est ma plus vieille amie d'enfance. Nous avons joué ensemble, dans sa maison de campagne et couru son village où nous traversions les torrents à gué et dénichions les oiseaux. Nous avons suivi les mêmes cours en Fac de Lettres. Les mêmes bals nous ont vus danser. Et puis, vous savez ce que c'est : le temps passe, le mariage vient, les liens se détendent, une gentillesse machinale et épistolaire remplace la profonde affection des vertes années. Il faut ajouter que ma profession me retient à Paris tandis que Clara vit depuis six ans avec Simon dans sa propriété de la Reynodière, apportée dans sa corbeille de noces avec un bon nombre d'actions sur les pétroles ; Simon, lui, apportait sa gentillesse, sa beauté et son talent de peintre. Cependant, ils ont formé à tous les yeux un couple si uni, d'un si juste équilibre, que la nouvelle de leur divorce m'étonna très vivement. Un si charmant ménage ! Heureusement qu'ils n'avaient pas d'enfants.

— Mon divorce, oui, je sais bien que tu t'es posé des questions, comme tout le monde...

Pour la première fois depuis bien longtemps, Clara était assise dans mon salon-bureau, toujours égale à elle-même dans sa trentaine fraîche et drue, plantant ses larges dents carnassières dans la tranche brune et cloutée de fruits du cake. Le feu de bois reflété par les glaces faisait luire, du même éclat que le pli des doubles-rideaux, les entrelacs dorés de ses cheveux et les perles de son collier. Le buste droit, rayonnant de santé et d'énergie comme un bel animal des forêts malgré son tailleur Cardin et ses bijoux, elle ne semblait guère abattue. Elle avait toujours su ce qu'elle voulait, Clara, depuis la lointaine époque des vacances où nous volions des pommes ensemble.

— Tu vois, le temps s'écoule, on se perd de vue, et si j'avais continué à te faire des confidences, tu aurais compris plus tôt de quoi il retournait, enfin peut-être pas, mais sûrement, tu es perspicace, que ce n'était plus possible...

— Qu'est-ce qui n'était plus possible ?

— Eh bien, entre Simon et moi ! C'était râpé ! Donne-moi encore un peu de thé, veux-tu ? Remarque, moi-même je sentais la fêlure, mais jusqu'à ce que je rencontre Léonard, et que j'en aie le coup de foudre, je n'imaginai pas à quel point en étaient arrivées les choses...

— Ah ! parce que tu... Enfin, il y en a un autre ?

Elle sourit, élève vers ses lèvres la tasse empanachée d'un petit nuage ; et cette vapeur, en voilant ses belles dents paysannes et ses traits taillés net et dur, lui prête un instant le charme sybillin d'un oracle.

— Je me suis dit exactement la même chose ce matin que je n'oublierai jamais, et dont j'aurais dû me méfier... C'était un vendredi 13... Il y avait bien dix personnes pour le week-end, comme d'habitude mais moi je ne pensais qu'à Léonard...

— Et que s'est-il passé, ce vendredi 13 ?

Elle se carre convenablement dans le fauteuil et touche ses lèvres d'un mouchoir qui fleure « Vent Vert » :

— Ce qui s'est passé ? ... Eh bien ! mettons que j'ai reçu les trois étages de la Reynodière sur la tête !

Elle croise ses longues jambes robustes comme celles d'une danseuse sous les bas résille et pêche une de mes cigarettes en avançant la main pour prévenir toute interruption, l'autre picorant le coffret :

— Non, laisse !... Que je te raconte ; ça vaut le coup !... Donc, ce matin, je me réveille. Et je me dis : « Ça ne peut plus durer ; Simon et moi, faut divorcer. » Et je m'ajoute, pour me secouer : « Faut lui parler ce matin même. »

Elle se claque le genou, belle rustaude :

— Vingt dieux !... Enfin, tu te souviens ; tu sais comme j'en étais folle, il y a six ans, et quel beau couple nous faisions tous les deux ?

Si je me souviens ! Je revois encore Simon en chandail de vigogne champagne et pantalon de velours, dansant au « Sherry Lane » avec mon amie tout de blanc vêtue ; ce n'était pas elle qu'on regardait le plus, malgré sa beauté, son allant, sa joie de vivre, mais cet Antinoüs qu'elle chavirait entre ses bras durs et ambrés de sportive, cet évadé d'un fragment de marbre grec ou d'une fresque du Bas-

Empire... Et puis Simon dans son atelier, dressé sur la pointe des mocassins pour accrocher à son plafonnier la boule de gui, ce réveillon travesti ; et ces cothurnes, ce slip de léopard, ces bracelets de cuivre ne parvenant pas à ridiculiser la pureté linéaire d'un corps aux muscles longs, précis, serrés de près par une peau couleur de café clair, ce puissant cou d'archange et ces boucles pareilles à un tas de feuilles mortes... Et Clara en nymphe, avec ses coquillages et sa courte tunique, attentive, telle une fermière devant un arbre chargé de fruits, ébahie, épanouie, dépassée par tant de promesses, si terrestre sous son limpide déguisement et ses cheveux mêlés d'herbes... (Ma foi ! je comprenais ses sentiments ; j'aurais pu les partager.)

Un si beau couple ! Un si charmant ménage !

— Bon, je pense ce que tu penses, je devine ! Tu te dis qu'après six ans on commence à connaître tous les défauts et les petits travers l'un de l'autre. Eh bien ! je vais passer à tes yeux pour une piquée, mais vois-tu, c'était plutôt les qualités de Simon qui rendaient l'affaire de moins en moins vivable ! Ouais ! Au début j'étais folle, folle comme une gosse devant un arbre de Noël. Un garçon si doux, si délicat ! Tu te souviens, Dominique, puisque je te disais tout : je n'ai jamais été tellement portée là-dessus, hein, et les hommes m'ont toujours un petit peu effrayée, déroutée... je suis nette, je suis carrée, mais la brutalité mâle, très peu pour moi ! J'ai pensé qu'avec Sim j'étais tranquille, et en effet je l'ai été. Peut-être un peu trop ? Je ne sais guère... En tout cas, il ne se mêlait pas de me diriger sous prétexte que je suis une femme, lui ! Pas comme cette rosse de Marcel qui voulait m'épouser ! Simon disait oui à tout, me laissait libre de tout. J'aurais même pu prendre des amants, si ça m'avait chanté... D'abord ça m'a ravie, et puis ça m'a un peu lassée, à la fin. Autre chose : il était si raffiné, si plein de goût, il s'y connaissait tellement en jolies choses que je l'ai envoyé plus d'une fois à l'Hôtel des Ventes pour renouveler la décoration de la Reynodière ; eh bien, les affaires qu'il faisait, c'est fou ! Il s'y connaissait mieux que moi ! La même chose pour la toilette ; qu'il s'agisse d'une robe, d'une coiffure, je pouvais m'y coller des heures, Simon jetait un coup d'œil, et pan, d'un petit ton négligent il me disait : « Ne croyez-vous pas, ma chérie... » et tout était par terre ! J'en aurais pleuré de rage...

Elle tape la table du plat de la main. Sa belle main manucurée, aux ongles vernis de perle indienne. Un peu

large. Ce geste de lavandière contraste avec un sourire menu, pathétique.

— Je ne disais rien, vois-tu, je ravalais... C'est comme les petits plats; il s'y connaissait dix fois comme moi... C'était trop embêtant, à force! Quand une femme se voit battre sur son propre terrain, en décoration d'intérieur, en toilette et maquillage, en gastronomie, qu'est-ce qui lui reste? Moi, je gardais le silence. Un enfant, peut-être, aurait tout arrangé... Je l'aurais nourri, tiens, rien que pour me dire: « Au moins, Simon ne lui donnera pas le sein à ma place! ». Mais j'avais la charge de la propriété, des tas d'amis qui venaient en week-end, les sports d'hiver de décembre à février, la croisière en été, je m'étourdissais, quoi... Je ne voulais pas m'avouer combien ma vie conjugale tournait à l'échec. Je ne voulais pas entendre certaines réflexions autour de moi... oh, rien de méchant, va, mais plutôt du genre: « Cette pauvre Clara! son mari est plutôt une mère pour elle! » Tu vois le genre d'esprit; un goût parfait!... Je ne pouvais pas me plaindre; je détestais, je l'avais toujours dit, ce qu'on appelle les hommes-hommes, les mâles, les gros durs... J'avais choisi, n'est-ce pas? Et puis un jour... Voilà: je l'ai rencontré...

Sa figure aux traits fermes s'adoucit encore, et elle s'accoude pour poser sur le dos de sa main un menton en proue où le sourire creuse une fossette charmante:

— Léonard, vois-tu, c'était l'homme comme je ne l'avais jamais imaginé... rêvé, même... A la fois fort et très doux... Tu te souviens sûrement de son passage à la Tévé, l'an dernier, après le grand safari au Haut-Congo? Il y avait rabattu le lion avec la baronne de Meyerbeer... Tout Paris savait qu'elle était sa maîtresse, mais il l'avait déjà plaquée quand il est parti en avril sur les traces du Yéti... Tu te souviens de cette tête magnifique, carrée, gravée, cette moustache genre mongol, ces larges pommettes et ces dents, ces dents!... Et ces épaules d'athlète! Il aurait pu porter toute une brochette des décorations qu'il a gagnées pendant la guerre, malgré les dix-sept ans qu'il avait à l'époque; le speaker lui a demandé s'il n'était pas le plus jeune des anciens combattants de France! Moi, quand je l'ai vu, je me suis aperçue que j'avais vécu dans un rêve jusqu'alors... On m'avait bien parlé de ses défauts: buveur, tête brûlée, coureur de jupons, ça m'était égal. Je pensais que ça valait bien la peine, même si je devais en souffrir, d'avoir une aventure avec un homme pareil, après six années aussi

fades... Comment te dire? Léonard, pour moi, c'était comme un magnifique rostbeaf après une saturation de crème chantilly!

Elle rit, et quelque chose scintille, paillette humide, au blanc de l'œil largement ouvert et fendu en amande qui reflète la flamme du foyer.

— Une aventure, je ne voyais pas plus loin! Mais quand il a passé chez nous ce premier week-end, j'ai bien compris que ça irait plus loin. Notre premier baiser au bord de la piscine a été un bouleversement, une révélation pour moi. Ce corps immense, énorme, ces larges mains et ce torse musclé, avec les touffes de poil et l'odeur entêtante, musquée, un peu fauve, qui montait de cette chair d'homme... la dureté et la douceur de cette bouche qui ouvrait la mienne! Jamais je n'avais ressenti cela après six ans avec mon doux, mon gracieux, mon délicieux mari avec qui je formais un si charmant ménage... J'ai dit: « M'aimerez-vous, Léonard? » Il m'a répondu qu'il craignait déjà de bien trop m'aimer. Tout bouillonnait, tout chantait en moi ce soir-là, et avec quelle pitié je regardais Simon, à table! Lui, le pauvre, se mettait en frais, ne se doutait de rien...

A nouveau, le même sourire carnassier fait pointer ses canines.

— Je me sentais... comment te dire? justifiée! Oui, au lieu de me sentir coupable... Un peu comme si, je te l'ai dit, j'avais eu un enfant et avais pu le nourrir en me disant: « Au moins, moi, je peux cela! » Simon était parvenu à me faire sentir si lourde, si godiche, si quelconque! Bon, je passe sur le lendemain, la partie de tennis, les autres baisers, la danse... Léonard, en parlant, a annoncé le premier qu'il reviendrait au week-end suivant, et on nous a dit: « A la bonne heure, on voit que le héros se plaît, chez vous! » Je me disais tout bas la maîtresse d'un héros, le repos du guerrier... voilà, je ne le savais pas, je l'ai attendu toute ma vie, c'était mon destin! Je lorgnais Sim par dessous, et lui, le pauvre, qui serre énergiquement la main de Léonard en le remerciant, en insistant pour qu'il revienne! De quoi rire!

« Mais ce vendredi 13 je n'avais pas envie de rire en descendant pour le petit déjeuner. Léonard était revenu la veille, dans la nuit, je n'avais pu que lui souhaiter bonne nuit, mais il fallait prendre une décision et parler à mon mari. J'y étais résolue. Mais quand j'ai ouvert la bouche,

c'est lui qui m'a jeté un regard aigu, par dessus la cafetière, et m'a dit d'un air sérieux qu'il venait de voir Léonard en train de se raser, qu'il voulait me dire quelque chose d'important, et j'ai pensé : « Bon! quel bonheur! Léonard a pris les devants et m'évite une explication si pénible... cher, cher chéri... ».

— Eh bien ? demandai-je, après un silence qui m'intrigua.

— Eh bien! répond Clara d'une voix creuse, violente et comme triomphale, sais-tu ce qu'il m'a dit ? Non, bien sûr ? Je vais te le dire. Vivrai-je cent ans, ces mots resteront gravés dans ma mémoire... « Clara, nous devons divorcer, notre mariage a été une erreur... » (Bravo, hein?) « J'hésitais à t'en parler toute cette semaine, j'ai revu Léonard, nous avons beaucoup réfléchi tous les deux, mais nous avons fini par tomber d'accord; puisque nous nous aimons, nous allons vivre ensemble tous les deux. »

Ses yeux scintillent de plus belle tandis qu'elle ajoute à mi-voix :

— Vingt dieux!

Après un silence assez long, elle se lève d'un jet brusque, regarde son bracelet-montre, s'exclame sur l'heure tardive :

— Je n'ai pas pris la voiture, et il n'y a plus de métro! Ce que c'est que de boire du thé à une heure pareille... Oui, Dominique, nous divorçons, c'est dit. Tu te rends compte si j'ai été bête ? Ecoute, je vais te demander, bien qu'il y ait si longtemps... que tant de choses se soient passées... A certains moments, c'est comme si un grand coup vous ramenait en arrière... Tu as toujours le petit divan bleu ? Tu peux m'héberger cette nuit, ma grande ?

CLAUDE VINCENT.

MICHEL DEL CASTILLO

GERARDO LAÏN

« Deux séminaristes vivent une passion terrible...,
un amour qui les brûle et les ravit... »

Ed. Bourgeois — 15 F

ENTRE LES LIGNES

Le « Gramont » de HAMILTON

Chers cousins et cousines d'*Arcadie*,

(et c'est à vous, cousines, que ce discours, plutôt, s'adresse),

Laissez-moi commencer par un aveu. J'aime sur toutes choses — ou peu s'en faut — le style Régence; et beaucoup plus encore dans les lettres que dans les arts. Il y avait, sous la régence d'Anne d'Autriche (et aussi sous son prolongement, cette aurore qui précéda le règne personnel du Roi Soleil) toute la bonhomie, toute la verdure, toute la ronde et chaude truculence du xvr^e siècle, et, déjà, toute la sobriété, toute la stricte grandeur du grand siècle. N'est-il pas vrai, Scarron, la Fayette et autres Sorel ? De même, quelque cinquante années plus tard, n'y eut-il pas, chez Hamilton, toute la grandeur, encore, du siècle de Bossuet avec, déjà, toute l'élégance du siècle de Voltaire, Fontenelle et autres Marivaux ? Voilà pourquoi, bonnes gens, (laissez-moi l'avouer tout cru), j'aime avec impénitence le style Régence, en littérature; et je crois que je mourrai au moins dans cette impénitence-là; voire, par surcroît, en quelques autres...

Cela dit (qu'il fallait que je disse, puisqu'aussi bien j'y ai trouvé quelque plaisir), vous voyez pourquoi et comment j'ai lu, pendant ces toutes récentes vacances, les « Mémoires du comte de Gramont », par Hamilton. Or cette lecture, comme bien souvent, m'a conduit en *Arcadie*; tant il est vrai que, comme à Rome, tous les chemins, etc...

Les mémoires de Gramont, racontées avec humeur, avec humour, et même avec l'ombre d'amour, par son admirateur et beau-frère Hamilton (c'était en ce temps où les Anglais apprenaient ce que parler veut dire en France; il en est d'autres, maintenant... Mais, passons !), Gramont, donc, dit par Hamilton, c'est un fort pertinent festival d'impertinences, je veux dire : un recueil de libertinages rédigé avec rigueur. Et parmi ces impertinences, au sein de cent liber-

tinages : une fleur, chères sœurs des doux rivages Lesbiens, que, ce soir, je tiens à cueillir pour vous. Laissez moi vous l'offrir, et bien entendu, comme on dit : en tout bien, en tout honneur.

Nous sommes — noblesse oblige — à la Cour d'Angleterre. Charles II règne; et les grâces avec lui. Parmi celles-ci : Hobart. Mais c'est une grâce rétive et singulière.

« Mlle Hobart était d'un caractère aussi nouveau pour lors en Angleterre que sa figure paraissait singulière dans un pays où, d'être jeune, et de n'être pas plus ou moins belle, est un reproche. Elle avait de la taille, quelque chose de fort délibéré dans l'air. Elle avait beaucoup d'esprit, et cet esprit était fort orné, sans être fort discret. Elle avait beaucoup de vivacité dans son imagination peu réglée, et beaucoup de feu dans des yeux peu touchants. Son cœur était tendre; mais on prétendait que ce n'était qu'en faveur du beau sexe.

« Mlle Bagot, qui mérita la première ses soins et ses empressements, y répondit d'abord de bon cœur et de bonne foi; mais, s'étant aperçue que c'était trop peu de toute son amitié pour toute celle de la Hobart, elle laissa cette conquête à la nièce de la gouvernante, qui s'en trouva fort honorée, comme madame sa tante fut obligée du soin qu'elle avait de la petite fille.

« Bientôt, le bruit véritable ou faux de cette singularité se répandit dans la cour. On y était assez grossier pour n'avoir jamais entendu parler de ce raffinement de l'ancienne Grèce sur les goûts de la tendresse, et l'on se mit en tête que l'illustre Hobart, qui paraissait si tendre pour les belles, était quelque chose de plus que ce qu'elle paraissait.

« Les chansons commencèrent à lui faire compliment sur ces nouveaux attributs; et ses compagnes commencèrent à la craindre sur la foi de ces chansons. La gouvernante, tout alarmée de ces bruits, consulta mylord Rochester sur le péril où sa nièce paraissait exposée. Elle ne pouvait mieux s'adresser. Il lui conseilla de la retirer des mains de Mlle Hobart; et fit si bien qu'elle tomba dans les siennes. La duchesse, trop généreuse pour ne pas traiter de vision ce que l'on imputait à cette fille, et trop équitable pour la condamner sur des chansons, l'ôta de la chambre pour la faire servir auprès de sa personne. »

Ce fut de la sorte que Hobart devint fille suivante de la duchesse d'York, belle-sœur du roi Charles II, et femme

du futur roi Jacques II d'Angleterre. Suivons-la dans sa nouvelle charge.

« Quoique la figure de Mlle Temple » (autre fille de la duchesse d'York) « fût toute des plus jolies, elle était effacée par celle de Mlle Jennings » (mêmes fonctions). « Elle (Jennings) brillait encore moins auprès d'elle par son esprit. Deux personnes très capables de lui en donner, si ce don était communicable, entreprirent en même temps de lui faire perdre le peu qu'elle en avait. C'était Mylord Rochester et Mlle Hobart. »

Du manège trop galant de Rochester, la duchesse, vite, s'aperçut; ce qui fit que « Mlle Hobart fut chargée de mettre ordre, le plus discrètement qu'elle pourrait, que ces fréquentes et longues conversations n'eussent point de suite. Elle accepta volontiers cette commission et se flatta d'y réussir. »

(...) « Mlle Hobart avait l'intendance du cabinet des bains de la duchesse. Son appartement était tout contre, et dans cet appartement elle avait un cabinet garni de confitures et de toutes sortes de liqueurs. » Voici campé le lieu de l'action.

Dans cet appartement propice aux voluptés les plus diverses, Hobart reçut d'abord longuement Mlle Temple, déjà nommée. « Ce cabinet convenait au goût de Mlle Temple, et il convenait au goût de Mlle Hobart qu'elle y prit plaisir. »

Un jour, rentrant de courre, Temple demanda la permission à Hobart de se mettre chez elle « en chemise, c'est-à-dire de se déshabiller, pour changer de linge en sa présence. Cette permission n'avait garde d'être refusée. »

Suit une scène charmante, et du dernier galant, que j'ai vergogne — mais la place m'y oblige — à résumer ici. Temple est dévêtue par Hobart. Toutes deux passent dans le cabinet des bains, et s'y mettent sur un lit de repos. Suit un dialogue des plus savoureux, au cours duquel Hobart explique à Temple pourquoi elle doit se défier des hommes en général, et de ses galants en particulier. Il y a là une dizaine de pages que je devrais rapporter tout au long. Mais puisque je ne le puis, de grâce, cousines, portez-y vous, et vous aussi, mes chers cousins, car qui dit ceci, je crois, dit aussi cela... Vous y apprendrez, les uns comme les autres, par quelles voies (aussi mal pénétrables que celles du Seigneur) une Arcadienne, un Arcadien peuvent écarter des grand'routes conjugales un... mettons : un Bétien, une Bétienne.

Malheureusement pour Mlle Hobart, « cette conversation avait été entendue d'un bout à l'autre par la nièce de la gouvernante »; (et, ceci soit dit par parenthèse, Hamilton, dans son récit, nous dit clairement que cette « conversation » vit bien souvent le geste suppléer à la parole). La nièce rapporta tout à Rochester.

Suit une scène des plus piquantes entre les deux amants de la Temple : je veux dire Mylord Rochester et Mlle Hobart. Cela aussi vaut son pesant de moutarde à l'estragon. Et je vous laisse la joie de le découvrir. Quiproquos, travestis, rien ne manque à la fête.

Les goûts de la Hobart, après vingt péripéties diverses, deviennent publics : « C'était assez pour disgracier la Hobart de la cour, et pour la décrier dans la ville; mais la duchesse la soutint comme elle avait déjà fait, traita l'histoire d'un bout à l'autre de chimère, gronda Temple de son impertinente crédulité, chassa la gouvernante avec la nièce pour les impostures dont elles soutenaient cette fable, et fit quantité d'injustices pour rétablir l'honneur d'Hobart sans pouvoir en venir à bout. Elle avait ses raisons pour ne la pas abandonner. »

En effet, page du duc d'York, écuyer de la duchesse, Lord Sydney, « le beau Sydney » brûlait dans le même temps d'une flamme ardente que Hobart entretenait avec adresse : il aimait follement la duchesse, et — Hobart l'y aidant — il s'enhardit jusqu'à le lui laisser entendre. À cela, Hobart ajoutait l'art de flatter admirablement la gourmandise de la duchesse; et cette gourmandise était légendaire. Rien d'étonnant à cela : rappelons nous les confitures.

« Ces raisons », écrit fort spirituellement et agréablement Hamilton, « n'étaient pas moralement bonnes, si l'on veut; mais, quand elles auraient été plus mauvaises, la duchesse s'y serait rendue, tant son cœur était d'intelligence avec Hobart pour venir à bout de sa prudence. »

Telle fut — fort résumée, je le regrette trop pour ne le répéter pas — la partie Hobartienne des « Mémoires de Gramont ».

L'étoile de Sydney montant à la cour d'Angleterre, celle de Hobart, naturellement, suivit une ascension parallèle. C'est à cela que fait allusion Hamilton dans le dernier passage de son récit qu'il consacre au personnage qui nous occupe.

« Mlle Hobart, écrit-il, applaudissait fort à ces promotions. Elle avait de fréquentes et longues conversations avec Sydney. On le remarqua. Quelques-uns firent l'honneur de croire que c'était sur son compte. Elle en reçut fort volontiers les compliments. Le duc, qui le crut d'abord, ne cessait de faire remarquer à la duchesse la bizarrerie du goût de certaines personnes, et comment le garçon d'Angleterre le mieux fait s'était coiffé d'un visage à faire peur. »

La morale de l'histoire ? A mon sens, la voici : soyez vous-mêmes, chers cousins Arcadiens, ne soyez que vous-mêmes, et soyez-le sans réticence. Il se trouvera toujours des gens d'esprit pour prétendre douter de cette réalité. Si, dans cette cour Anglaise du début du XVII^e siècle, extrêmement francisée, qui fut la plus spirituelle de son temps, une passion aussi follement exclusive, aussi étonnamment incendiaire que celle de Mlle Hobart, souleva autour d'elle plus de doute que de scandale, tous les espoirs ne sont-ils pas possibles ?

Un de nos torts — et non des moindres — est de croire qu'autour de nous, chacun nous soupçonne d'être ce que nous sommes; ou, le sachant, nous en veut de l'être. Et pourquoi donc ? Je vous le demande.

En attendant que vous lui répondiez, souffrez que, confraternellement, vous embrasse,

Votre cousin de Béotie,

JACQUES FREVILLE.

Pour vos Achats et Ventes immobilières

STUDIOS-APPARTEMENTS

AVEC OU SANS STANDING

PARIS ET BANLIEUE

60 % de prêt sur 3-6-9 ans

Prendre rendez-vous avec M. DE MONGALON
qui vous recevra personnellement

Téléphone : 222-74-20 (6 lignes groupées) ou BAB. 82-50

DONNA M'APPARVE (2^e volet)

par RAPHAELLE SORIANA.

L'été 1765 se mourait en douceur à Torcello... C'était le premier jour de l'automne. Jamais sous un ciel aussi bleu, jamais Santa Fosca n'avait profilé avec plus de grâce sa silhouette trapue intensément rose sur la brique rose pâle de Santa Maria Assunta. Paisible, à l'écart, le campanile rose clair, lui aussi veillait sur les deux églises (1).

Etendues sur un lit de verdure près d'un tableau inachevé, Laura et Claudia contemplaient encore une fois le spectacle inoubliable. Un verger descendait jusqu'à elles en pente douce et des massifs de fleurs jaunes et mauves, des roses rouges dans une vasque colorée surgissaient de partout et les grenades mûres éclataient dans le feuillage vert luisant.

— C'est l'automne, murmura Laura. Regarde comme tout est beau encore. Se peut-il que demain ce jardin soit flétri ?

— Moment unique, moment parfait. Qu'importe demain ? dit Claudia. Notre amour a gardé sa vivacité printanière. Il s'accorde avec le paysage sans se faner pourtant. Ce jardin est fait pour nous comme l'est Venise dans sa splendeur éternelle. Nous sommes comblées, vois-tu...

— Que le ciel t'entende ! soupira Laura.

Elles regagnèrent Venise au soleil couchant. La gondole glissait sans bruit sur la lagune scintillante et les deux femmes émuës par cet excès de beauté restèrent silencieuses jusqu'au palais.

Angelina guettait leur retour sur les marches baignées par le clapotis des eaux (Laura avait congédié tous ses serviteurs mâles depuis sa liaison avec Claudia).

— Signora, le signor Riccardo vous attend dans la grande salle.

— Riccardo ? Que peut-il me vouloir à cette heure ?

— Un soupirant, dit Claudia riieuse. Je vous laisse en tête à tête. Tu me raconteras...

(1) Voir *Arcadie*, n° 148.

DONNA M'APPARVE

— Bonsoir Riccardo, dit Laura. Vous voilà donc à Venise. Finis les grands voyages ?

— Marchesa, vous savez comme j'ai toujours plaisir à vous voir. Ne sommes-nous pas de vieux amis ?

— De très vieux amis en effet. Et je vois à votre air que vous allez faire appel à mon amitié.

— Vous voyez juste. Mais je suis très gêné. Etes-vous heureuse, Laura ?

— Très heureuse, si ce mot galvaudé a encore un sens.

— Vous aimez Claudio ? Vous ne regrettez rien ?

— Regretter qui ? Aldo ? Je ne l'aimais pas. Et il me trompait avec toutes les patriciennes de Venise... avec les patriciens aussi de temps en temps...

— Vous savez ? Alors je peux vous faire un aveu. Je fus l'un de ces patriciens...

A la grande surprise de Riccardo, Laura fut saisie d'un fou rire qui ne s'arrêtait plus.

— C'est tellement drôle, Laura ?

— Que pouviez-vous bien trouver en lui ? Il était laid, velu, malodorant... sans compter ses autres défauts.

— Vous l'aviez pourtant épousé ?

— Oui. Par la volonté de ma famille. J'avais seize ans, rappelez-vous.

« L'amour ne règle pas le sort d'une comtesse » ajouta-t-elle, parodiant un vers célèbre, que son précepteur français lui avait appris jadis.

« Qui plus est, je vous croyais grand amateur de femmes. »

— Parfois l'homme trouve en elles trop de fadeur, trop de mollesse et cherche à se retremper dans la forte odeur du mâle. Vous-même, n'avez-vous pas recherché quelquefois le rude contact des plébéiens ? Enrico, Emilio, Gino, ceux-là ne vous répugnaient pas ?

— Bah ! Des passades. Eux, du moins, étaient jeunes et beaux.

— J'avoue que Claudio est une découverte étonnante. Racé, mince et souple comme une lame, beau comme un bronze de Donatello...

— Assez ! Assez ! cria Laura riant toujours.

— Etes-vous jalouse, Laura ?

— Mon Dieu, non. Ce sentiment vulgaire est digne tout au plus des amours subalternes ou d'un butor comme mon défunt mari.

— Alors puis-je vous demander une grâce. Je voudrais vous... « emprunter » Claudio pour une nuit...

— M'emprunter Claudio ? La marquise était stupéfaite. Mais il n'est pas ma propriété. C'est lui seul que cela concerne. Demandez-le lui...

— Vous avez tout pouvoir sur lui. Vous pourriez intercéder en ma faveur. Je suis très amoureux.

La nuit tombait. La marquise se leva et sonna Angelina.

— Riccardo, fit-elle avec un sourire plein de sous-entendus, je ferai mon possible mais je ne crois pas que vous ayez beaucoup de chances. Angelina, reconduis le signor Riccardo jusqu'à sa gondole.

« Buona notte, amico. »

*
**

Dans le grand lit à baldaquin aux colonnes torsadées, Claudia penchée sur son amie, lui souffla :

— Laura, je ne suis pas jalouse — sentiment vil et plébéen comme tu le dis si bien — mais je suis curieuse. Quelles propositions a pu te faire Riccardo ? Du balcon je l'ai regardé partir. Il avait l'air d'un matou à qui on vient d'enlever sa tasse de lait. Lui aurais-tu refusé tes faveurs ?

— Riccardo n'a jamais été amoureux de moi. Tu vas rire : c'est à toi qu'il en veut.

— Voilà qui est inattendu ! s'écria Claudia. Mais s'il désire un homme, il y a maldonne. Et s'il voulait une femme à la rigueur, je suis trop maigre pour son appétit. Il serait très déçu.

— Il aime ta minceur, il te compare à un Donatello. Oui, mais voilà tu n'es pas cet éphèbe désirable et je lui ai laissé peu d'espoir.

— Faut-il le détromper ? Non, ce serait trahir notre secret. Réfléchissons. La nuit porte conseil. Demain il fera jour. Voilà que je parle par proverbes ! Oh ! mais je sens que je vais avoir une idée, une excellente idée...

— Claudia, quelle que soit ton idée, as-tu l'intention de satisfaire les désirs de Riccardo ?

— Il est beau garçon, c'est certain. Mais tu sais que les garçons les plus adorables me laissent de marbre. Ni Hyacinthe, ni Adonis, ni Endymion... Apollon lui-même se verrait évincé.

— Et si Riccardo était une femme, accepterais-tu plus facilement ?

— Je ne vois pas Riccardo en femme. Et s'il l'était et qu'il eût à la fois la beauté d'Aphrodite et la sagesse de Pallas, rien ne pourrait me détourner de toi. Car entre toi et moi il y a plus que le désir d'un soir. Tu es la femme que j'ai toujours cherchée à travers mille aventures. Tu es la beauté de Venise, Venise même personnifiée, avec tes yeux verts comme le Canal, ta peau dorée et ta chevelure rousse comme l'automne. Toi seule existes, carissima.

Dehors le Grand canal frissonnait sous la lune qui jetait une pâle lueur sur les chairs blondes épanouies. La nuit vénitienne, la nuit complice et baignée de tendresse, protégeait les amantes.

Et le reste est silence...

*
**

Quelques jours plus tard, Riccardo revenait au Palazzo Morelli. Angelina l'introduisit dans le petit boudoir réservé aux intimes, fraîchement repeint et orné d'amours joufflus par les soins de Claudio. Bientôt la marquise parut, suivie d'une jeune femme élégante aux longs cheveux noirs et dont le timide sourire accentuait le rayonnement des yeux mordorés. Riccardo se leva brusquement comme s'il avait reçu un choc.

— Riccardo, dit Laura, vous ne verrez pas Claudio, je le regrette. Il a dû repartir sans délai pour la France régler une affaire de famille. Mais je vous présente sa sœur jumelle, Diane de Rigny, qui vient justement d'apporter ce message urgent. Comment la trouvez-vous ? La réplique exacte de son frère, n'est-ce pas ?

— Quelle ressemblance extraordinaire ! murmura Riccardo. Et la signorina reste quelque temps à Venise ?

— Jusqu'au retour de Claudio. Je découvre Venise avec enthousiasme et je comprends que mon frère s'y soit fixé pour toujours. Moi-même je ne peux y demeurer longtemps. Je me dois à mon père qui est veuf et d'ailleurs je suis fiancée à un baron français qui ne me permet guère de m'absenter. Maintenant je me retire, excusez-moi. J'aurai plaisir à vous revoir avant mon départ.

Elle fit une gracieuse révérence et disparut comme une sylphide. Restée seule avec Riccardo, tout pantois, Laura retenait son envie de rire.

— Alors, amico, la sœur vous plaît-elle autant que le frère ? Pourrait-elle, à la rigueur, le remplacer si toutefois

les préjugés de l'aristocratie française ne sont pas plus vivaces que les nôtres ?

— Heu... fit Riccardo, c'est difficile à dire. Certes elle est très jolie, mais, comment dire, il lui manque ce charme troublant de Claudio, cette ambiguïté. C'est une jeune femme, sans mystère. Et puis, en ce qui concerne les femmes, je les préfère plus... étoffées.

— Je m'en doutais un peu. Devant le refus de Claudio — car il a refusé, amico, j'en suis navrée — j'avais pensé que l'arrivée de cette jeune sœur pourrait être un palliatif. Tant pis. N'en parlons plus. Je suis une très mauvaise entre-metteuse.

— Cara amica, le mal est moins grave que vous ne pourriez le croire. Depuis notre dernière entrevue je pense beaucoup moins à Claudio. Hum... j'ai rencontré un superbe palefrenier...

Laura faillit encore une fois s'étrangler.

— Un palefrenier ? A Venise ? Serait-ce celui du Colleone ?

— Ne riez pas Laura; Venise n'a plus de condottiere mais les princes romains ont encore des chevaux. Le duc Malatesta est justement de passage à Venise avec sa suite. Les chevaux sont restés aux portes de la ville. Luigi lui appartient et l'accompagne partout. C'est un garçon splendide, beau comme le David de Michel-Ange.

— Allons, tant mieux, tout s'arrange. Et naturellement vous partez pour Rome avec lui ?

— Naturellement. Je vais prendre un bain de plèbe. Finalement ces gentilshommes français ou italiens sont fragiles et damerets. J'excepte Aldo. Vive la beauté vigoureuse du vrai mâle ! Addio Marchesa. Saluez Claudio de ma part.

Sur ces fortes paroles et sur la pointe des pieds Riccardo se retira tandis que Laura le regardait partir avec des yeux pleins de lumière.

RAPHAELLE SORIANA.

LIVRES ANCIENS LIVRES NOUVEAUX

SAPPHO

par EDITH MORA.

Saviez-vous que Sappho fut orpheline de guerre et que si son nom vient de *saphir*, elle était peut-être d'origine sémite ? Saviez-vous qu'elle eut trois frères dont l'un semble avoir beaucoup compté pour elle ? Saviez-vous qu'un autre lui reprochait son style de vie et s'en proclamait honteux ? Qu'elle eut sans doute une fille nommée Cléis ? Que le tyran l'exila ? Et qu'en 1891 on retrouvera des centaines de vers d'elle, en Egypte ? Non, n'est-ce pas ? Moi non plus. C'est la lecture d'Edith Mora qui vient de me rendre si savante.

Avec une honnêteté infinie, une approche lente et prudente de la vérité historique étayée sur un nombre impressionnant de documents et une perpétuelle critique des sources, la chroniqueuse bien connue des *Nouvelles Littéraires* vient de nous donner ce gros livre qui est aussi un grand livre. Quelle joie d'y voir se préciser peu à peu, à travers la brume de la légende, cette Dixième Muse qui n'est plus l'ombre dorée :

De la mâle Sappho, l'amante et le poète
(Baudelaire)

mais une femme, une mortelle, une petite noirette sans beauté (et toute resplendissante de génie), une épouse, sœur et mère qui vécut au VII^e siècle à Lesbos, pareille à vous et moi, à Edith Mora ou une autre..., une femme inoubliable par son œuvre si mince et si lourde. 650 vers ! Tout ce qui reste de 9 livres !

Sur l'étroit radeau mutilé de ses poèmes que le christianisme traita aussi sauvagement que la mathématicienne Hypathie, le nom de Sappho nous est parvenu ruisselant de gloire :

Il me semble miroir
du soleil ou de la lune
ton beau visage
quand tu es là près de moi
... profondément caressée.

C'est par ces quelques vers que se peignent des amours tout entières. Sappho a le génie du raccourci et de l'image percutante. Mais voici qui évoque son admirateur Verlaine :

Alors la rosée répand en gouttes sa beauté
alors s'épanouissent les roses
le délicat cerfeuil les fleurs de mélilot.
Mais elle sans cesse allant et errant
se souvient d'Attis, tendre, et dans sa poitrine
sèche de désir, son cœur est lourd de peine.

(Ne voit-on pas ici la source du célèbre **Green** que Verlaine écrivit pour Rimbaud : « Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches... »)

Ailleurs elle chante son aimée « plus fière qu'une cavale, plus délicate que les roses, plus douce qu'un moelleux manteau, plus précieuse que l'or ». Et encore :

**Elle ressemble à l'hyacinthe que sur les montagnes les pâtres
Ecrasent sous leurs pieds, et par terre la fleur pourpre.**

Une tradition veut que la tête d'Orphée déchiré par les Bacchantes ait abordé, portée par les flots, jusqu'aux rives de Lesbos. Ces sacrificatrices étaient des Thraces qui, adoratrices de la Lune qui est le dieu-femme plutôt que la déesse, voulurent punir le poète d'avoir introduit l'homophilie dans leur pays. Zeus lui-même plaça la lyre orphéique au ciel de Mytilène où elle devint constellation. Un poète inconnu a écrit :

**Quand la tête d'Orphée eût touché ces rivages
Où la vierge au giron se noue un olibos
La Violette s'ouvrit, le rossignol fit rage,
Et la Lyre haussée au zénith de ces plages
Brille encore au ciel de Lesbos.**

Sappho inspira Mme de Staël qui reconnaissait en elle son destin (1) : sans beauté, toujours brûlante d'amour, tristement consolée par la gloire et assez redoutée du despote pour qu'il l'exilât loin de sa chère cité. Mieux encore que Verlaine, elle aurait pu dire :

« Je suis semblable à la grande Sappho. »

Que de plumes Sappho mit en mouvement ! Que de gloses, que de légendes, et — hélas — que de déformations et de caricatures ! Edith Mora les énumère pour partager son indignation avec nous. Mais le poète n'a-t-il pas ceci de commun avec le pâturage que, pour devenir nourriture, il doit être dévasté ? (2).

FRANÇOISE D'EAUBONNE.

(1) Cf. notre contribution : *Germaine de Staël*. Ed. Flammarion.

(2) *Sappho*, par Edith Mora. Ed. Flammarion, 468 p. Prix : 30 F.

UN COW-BOY DE CHARME

de **JAMES LÉO HERLIHY.**

« Ou n'est pas gigolo qui veut » pourrait être le sous-titre de ce roman (1), en quelque sorte l'envers de *Cité de la nuit*.

Joé Buck — 1,82 m — pas mal d'attraits physiques, descendant d'une lignée de prostituées, quitte un beau jour son Houston natal pour l'Est, pour New-York où « les hommes sont des tantes..., où les femmes casquent pour avoir ce qu'elles veulent ».

Nanti de ces grands principes, le héros va de déconvenues en déconvenues, tant il est vrai que les plus solides règles de vie ne suffisent pas.

Il est beau et bien bâti cependant, Joé Buck, il fait bien l'amour au moins aux femmes, car il est beaucoup moins attiré par les garçons que par les filles, mais aucun préjugé ne l'encombre.

Avant tout il est, comme tant d'autres qui se croient roués, un grand naïf ; il ignore même ce qu'est un gigolo.

Il faut, à sa sortie du régiment, que Perry lui apprenne les rudiments, Perry pour qui le métier n'a plus de secrets, qui exploite durement un client masochiste, à qui il doit rappeler sans relâche combien il est répugnant.

Perry emmène Joé sur sa demande dans un étrange bordel où notre héros finit par être la proie d'un horrible métis infirme et abâtardi, le fils de la patronne.

Rendu à ce qu'il hait le plus au monde, la solitude, Joé va conquérir New-York. Il dégringole très vite de l'hôtel confortable aux maisons en voie de démolition et connaît diverses expériences décevantes avec des femmes et même avec un étudiant qui profite de lui sans bourse délier.

Il rencontre un boîteux, Rico Rizzo, dit Ratso, habitué des bas-fonds et de toutes les dèches, qui vit de piètres combines et de menus larcins.

Ratso sera enfin son compagnon, une sorte de rémora, mais Joé, hélas, n'a rien d'un requin.

Ratso, 13^e enfant d'une famille d'émigrants, devient, en tout bien tout honneur, son ami.

Il a, lui, la cervelle qui fera toujours défaut à Joé et sait bien que son camarade ne peut « attirer que les homosexuels et encore certains masochistes ».

(1) *Midnight cow-boy*. Stock. Prix : 13,80 F.

Contrairement à ce qu'un vain peuple pourrait penser, cette association « la tête et les jambes » ne prospère guère.

C'est Ratso qui possède toutes les qualités requises pour faire carrière, n'eût été sa claudication : « Prends le pédé moyen, dit-il sans illusions, il ne veut pas d'un infirme ».

Au passage, l'auteur trace quelques croquis assez hauts en couleurs de la vie New-Yorkaise, telle une réception, mi partouze droguée, mi séance de l'armée du Salut.

Joé, pour 20 dollars, se fait enlever par une inconnue et, ô dérision, connaît pour la première fois de sa vie un fiasco ! Le sort lui est vraiment contraire.

Mais Ratso ne peut plus marcher. Joé est acculé aux solutions de désespoir pour lui permettre de gagner la Floride, le soleil.

Et c'est la mise en l'air fatale d'un micheton aussi riche que pingre qu'il assomme après l'avoir quelque peu étouffé au moyen d'un écouteur de téléphone.

Towny Locke, le client radin, aurait mieux fait de garder pour lui la médaille de saint Christophe qu'il prétendait donner à Joé comme petit cadeau.

Au cours du voyage vers le Sud, Ratso meurt dans le car et Joé, étreint par une indicible peur, fait une chose qu'il avait toujours envie de faire, il prend Ratso, ou plutôt son cadavre, dans ses bras.

Le livre est d'une lecture aussi aisée qu'agréable et pourrait, après élagage de quelques scènes un peu poussées, se retrouver quelque jour sur les écrans.

SINCLAIR.

GORÉ VIDAL

LA MAUVAISE PENTE

« par l'auteur du *Garçon près de la rivière* »

Ed. R. Laffont — 224 p. — 14,20 F

TROIS NOUVELLES

J'ai un faible pour la nouvelle. J'ai eu plus d'une fois l'occasion d'affirmer que ce genre, plus difficile à maîtriser qu'il ne paraît, convenait à la littérature homophile. Elle lui doit plus d'un petit chef-d'œuvre. Ce sont trois nouvelles bien différentes que je vais très arbitrairement rapprocher ici, à la façon des bouquets japonais.

La première donne son titre à un recueil de Belen : le **Réservoir des sens** (1). De Belen on ne sait rien que de joyeusement imaginaire, mais cela fait partie du personnage. De **La Géométrie dans les spasmes au Réservoir des sens**, il n'y a qu'un pas. Dans ce genre d'écrit tout vise à la recherche de l'effet, mal mineur des surréalistes qui en connaissent tant d'autres. Ce court écrit est la plaisante histoire d'un robot sexuel qui s'éprend d'un jeune électricien aux yeux bleus chargé de vérifier et d'entretenir ses connexions.

C'est le seul humain que sa propriétaire, une dame jalouse, laisse l'approcher. Lorsqu'il apprend de la bouche de cette harpie que le moment est venu où il ne verra plus son cher mécano, le robot se décide à agir. Très élégamment c'est au cours d'une transe exceptionnelle qu'il élimine sa trop possessive dominatrice et la réduit à un petit nuage de fumée. Puis il s'apprête à recevoir son charmant électricien, quelque peu anxieux de se découvrir « des mœurs ». Gageons que plus d'un Arcadien se sentira proche de ce robot... pensant.

Dût le docteur Eck nous taxer encore de prosélytisme abusif, réjouissons-nous de voir s'introduire l'homophilie militante dans la science-fiction, et regrettons que le **Réservoir des sens** ne soit pas mieux écrit.

La seconde nouvelle — **La poupée de chiffons** — est bien différente. Nous quittons le sourire pour l'angoisse. Stig Dagerman est un Suédois, né en 1923, qui après plusieurs tentatives a fini par se donner la mort en 1954. Ce récit est un extrait de son premier livre **Le Serpent**, qui vient d'être traduit en français (2). Le monde de Dagerman, c'est celui de la peur, de la lâcheté, de l'angoisse. L'argument de la **Poupée** est on ne peut plus simple.

Un enfant accepte d'accompagner à bord de son bateau un matelot contre le cadeau d'un couteau. Un soldat qui a été témoin de la scène pourrait s'interposer, mais il se sent obligé de sacrifier le garçon. Il se borne à suivre de loin le ravisseur de sa proie. Il se donne les meilleures raisons pour ne pas intervenir puis revient dans le quartier populaire où vit l'enfant et rencontre par hasard la mère, très inquiète, du garçon.

Lorsqu'il la quitte, il croise l'enfant dans l'escalier et l'arrête pour lui caresser les cheveux. « Il le fit non pas parce qu'il l'avait sacrifié mais simplement pour le remercier de le lui avoir permis. Ce n'est pas tous les jours que quelqu'un s'offre en sacrifice pour votre repos. Au

(1) Ed. Jeune Parque. Prix : 15,90 F.

(2) Ed. Denoël. Prix : 15,40 F.

contraire on est bien souvent obligé de battre quelqu'un... » Tel est le ton sourd, étouffé, oppressé.

Et le garçon, soudain, est tordu par un spasme et vomit, pris de « nausée devant l'horrible monde des adultes, la sornioiserie de toutes leurs actions, leur lâcheté, c'est-à-dire leur **peur d'avoir peur** ».

Et la poupée de chiffons symbolique, avec son nez qui est une épingle à nourrice, sa déchirure qui laisse passer du crin où le soldat a fiché une allumette enflammée, est précipitée dans le port à vau-l'eau comme tous les personnages du récit. Il est à penser qu'un jour Dagerman n'a plus trouvé personne à sacrifier et le suicide qui faisait, pour ainsi dire, a-t-on pu écrire, partie de sa vie et non pas de sa mort, est survenu « accident de travail de l'auteur avec lui-même ». Les diverses parties de cette œuvre curieusement qualifiée roman, sont reliées entre elles par un sentiment de panique. Le cadre en est presque toujours une communauté, une caserne; le conflit solitude-solidarité est permanent, sous-tendu par un sentiment de culpabilité inutile. Ajouter à tout ceci le symbolisme sexuel concrétisé par un serpent.

La troisième nouvelle, intitulée **Mari & Femme**, provient d'un livre de James Prudy : **Couleur de Ténèbres** (3). C'est la moins attrayante : ce dialogue entre un époux homosexuel honteux, chassé de son emploi pour avoir été, non pas convaincu, mais simplement soupçonné, et une femme vieillissante, adipeuse et antipathique, est assez accablant. Il se conclut par ce mot de Molière de l'époux veule, frustré mais attaché à sa compagne comme bernacle à son rocher : « Je serai toujours auprès de toi, Maud Peacher. »

Pour trancher un peu sur ces grisailles, signalons une traduction nouvellement parue du célèbre **Jardin des Roses** de Saadi (4). Il y a dans ces poèmes, universellement connus, plus d'un conte où l'amour des garçons a sa place (5). Le plus savoureux n'est-il pas celui du Qazi (ou juge) de Hamadou épris, au-delà si durement frappée ? Si vous lisez ce conte, vous verrez comment, bien que surpris en flagrant délit, le Qazi sauve sa tête. Il le doit à sa présence d'esprit, au bonheur de ses réparties, toutes qualités que je prise fort et dont les fées, nos maraines, dotent souvent les homophiles. Qu'elles en soient bénies.

SINCLAIR.

(3) Ed. Gallimard. Prix : 15 F.

(4) Ed. Albin Michel. Prix : 19,74 F.

(5) Si l'on croit le traducteur, Omar Ali Shah, citant H.W. Clarke : « Les Sheiks et poètes Soufi font preuve de l'attachement le plus profond, bien que platonique, pour les individus de leur sexe, remarquables par leurs beautés et par leurs talents; ils affirment que c'est le Créateur qu'ils adorent lorsqu'ils apprécient son œuvre admirable (corporelle ou intellectuelle), et se font gloire de ce que leur amour, au contraire de celui que l'on ressent pour des individus du sexe opposé, n'est pas assujéti à la sensualité charnelle, et n'est donc que plus pur. »

Se non è vero...

LE RELAIS DE L'ISLE DE FRANCE

Restaurant

CUISINE SOIGNÉE faite par le PATRON

Retenir sa table samedi et dimanche

« ARCADIENS de partout vous y serez chez vous »

44, RUE DE CHALON — PARIS-12^e

Tél. : 343-50-14

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VI^e)

DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)
(le lundi soir jusqu'à 22 h)

Une remise est consentie aux Arcadiens

LE RELAIS DE L'ETOILE

HOTEL **

Bon accueil dans un cadre sympathique

8, rue du Bouquet-de-Longchamp, PARIS (XVI^e)

Téléphone : 727-08-75

(près de l'Etoile et du Trocadéro)

— on parle anglais, allemand, espagnol —

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître,
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV^e)

Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

CANNES

HOTEL P.L.M. **

Entièrement rénové

3, rue Hoche

Tél. : 38-31-19

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

LA LICORNE

« Jeannot »

RESTAURANT

24, rue Davy, Paris-17^e

Téléphone : 627-55-91

FERMÉ LE JEUDI

Réservez votre table

PARKING GRATUIT ASSURÉ